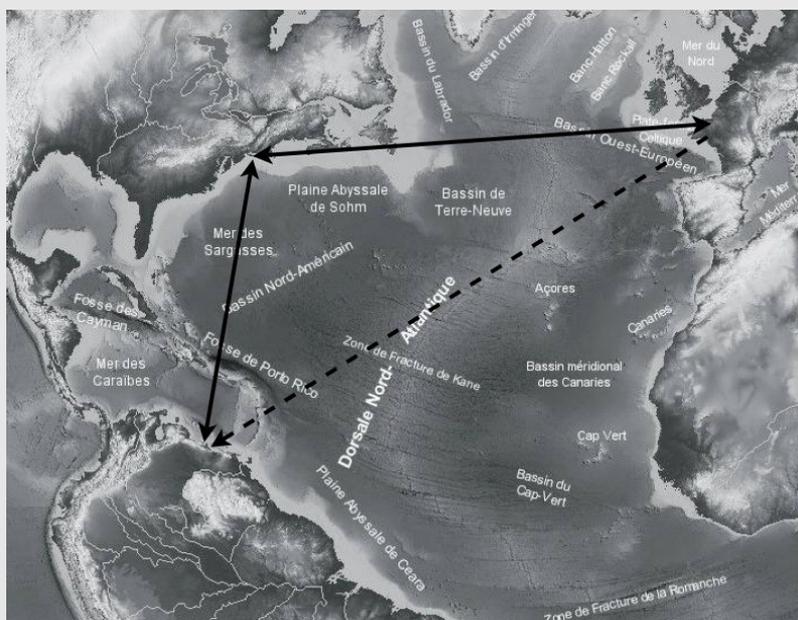


Correspondance

Marc Chirik - Jean Malaquais

Recueil (sept. 1945 – oct. 1953)



www . collectif - smolny . org

- 2007 -

Imprimerie spéciale — Diffusion hors commerce

Table des matières

Notice	4
1945-09-10 : Marc Chirik à Jean Malaquais	5
1945-09-24 : Jean Malaquais à Marc Chirik	11
1945-12-10 : Marc Chirik à Jean Malaquais	17
1946-01-10 : Marc Chirik à Jean Malaquais	21
1946-11-20 : Marc Chirik à Jean Malaquais	24
1946-12-07 : Jean Malaquais à Marc Chirik	26
1948-03-18 : Jean Malaquais à Marc Chirik	28
1948-04-08 : Marc Chirik à Jean Malaquais	32
1948-05-09 : Jean Malaquais à Marc Chirik	35
1948-06-xx : Marc Chirik à Jean Malaquais	38
1948-08-32 : Jean Malaquais à Marc Chirik	40
1948-10-22 : Marc Chirik à Jean Malaquais	42
1948-11-10 : Jean Malaquais à Marc Chirik	45
1949-02-10 : Marc Chirik à Jean Malaquais	46
1951-03-22 : Marc Chirik à Jean Malaquais	48
1951-04-15 : Marc Chirik à Jean Malaquais	50
1951-06-01 : Marc Chirik à Jean Malaquais	52
1951-07-16 : Jean Malaquais à Marc Chirik	54
1951-10-22 : Marc Chirik à Jean Malaquais	57
1952-04-01 : Marc Chirik à Jean Malaquais	60
1952-04-15 : Marc Chirik à Jean Malaquais	62
1952-04-27 : Marc Chirik à Jean Malaquais	63
1952-05-20 : Marc Chirik à Jean Malaquais	64
1952-06-04 : Marc Chirik à Jean Malaquais	65
1952-06-19 : Marc Chirik à Jean Malaquais	66
1952-06-25 : Marc Chirik à Jean Malaquais	67

1952-07-18 : Marc Chirik à Jean Malaquais	69
1952-08-24 : Marc Chirik à Jean Malaquais	70
1952-09-07 : Marc Chirik à Jean Malaquais	71
1952-10-19 : Marc Chirik à Jean Malaquais	74
1952-11-01 : Jean Malaquais à Marc Chirik	76
1952-11-09 : Marc Chirik à Jean Malaquais	78
1953-05-07 : Marc Chirik à Jean Malaquais	80
1953-05-19 : Marc Chirik à Jean Malaquais	82
1953-08-14 : Marc Chirik à Jean Malaquais	83
1953-10-20 : Jean Malaquais à Marc Chirik	86

Notice

Les lettres qui suivent ont fait l'objet d'une première parution dans l'ouvrage de Pierre Hempel, *Marc Laverne et la Gauche Communiste de France*, Imprimerie spéciale, Montrouge, 1993. Encore une fois, et comme pour les premières publications de la revue *Bilan*, une édition critique complète serait hautement souhaitable. Cela pourrait être un prochain projet du collectif.

De nombreux autres articles ou extraits de correspondance peuvent être consultés sur le site internet de l'association. Si un ou plusieurs projets vous intéressent plus particulièrement, merci de vous signaler auprès du collectif :

Collectif SMOLNY - <http://www.collectif-smolny.org>

Bât La Pastourelle / 47 route d'Espagne / 31100 TOULOUSE / FRANCE

contact@collectif-smolny.org

1945-09-10 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Paris le 10 septembre 1945,

Mes très chers Gally et Jean,

J'étais très heureux aujourd'hui de recevoir la lettre de Vlodia. (...) D'abord les disparus. Michel, notre pauvre Mitchell, aucune nouvelle de lui, il a dû finir sa vie dans des conditions affreuses... De la fraction belge, Jean, le meilleur élément, le plus talentueux et qui promettait beaucoup (l'as-tu connu ?) et son fils, ils ont été déportés et ont laissé leur vie dans un camp de concentration en Allemagne. Félix et sa femme pareillement déportés en 42 et, depuis, aucune nouvelle. Ils ont laissé leur gosse que j'ai vu et dont je me suis un peu occupé. Debotton, Itkin (les deux frères), Henri Roger du « Croque » ont été affreusement torturés et mutilés avant d'être fusillés.... Barbara morte à l'hôpital, je crois que tous ces êtres nous les avons connus ensemble.

Sont revenus d'Allemagne, des camps de concentration, entre autres : Davoust de l'Union Communiste, Verdeau, Barré... Corvin des Trotskyistes (dans un état très grave, tuberculeux au dernier degré). Blasco l'italien et quelques autres trotskystes arrêtés à Marseille quand tu étais encore là, ont trouvé la mort dans des conditions particulièrement odieuses. Libérés de la prison où ils se trouvaient en compagnie de staliniens emprisonnés, par un coup de main des hommes du maquis, ils furent emmenés dans le maquis et massacrés par les staliniens en tant que trotskystes. « La défense de l'URSS » ne les a point sauvés.

Ont connu la prison Verdeau et Bénédite, pour raison d'activité dans la Résistance. Mouso aussi a passé un temps en prison, pris à la frontière franco-belge, en mission pour la fraction. Heureusement que Suzanne, également dans la fraction, était présente et, n'étant pas inquiétée, a pu s'emparer de la valise et des papiers compromettant qui s'y trouvaient.

En ce qui me concerne et la famille proche, Maurice a passé 6 mois en prison et s'est caché par la suite, Sonia également est venue d'abord à Marseille et puis est restée avec de faux papiers dans un trou en province. Rose aussi avec un faux nom, s'est promenée d'un internat à un autre. Sarah aussi avec de faux papiers fuyait. Moi-même j'ai vécu en domicile non déclaré et un temps complètement illégal. Cependant, je n'ai jamais voulu quitter Marseille, car le travail politique de la fraction amorcé de ton temps est devenu important et très intéressant par la suite, il ne permettait pas que je m'éloigne de Marseille.

Le moment le plus critique pour moi, et voyant la mort imminente, a été quelques semaines après quand les staliniens m'ont arrêté en compagnie de Clara, et tous mes écrits. Ils se préparaient à me montrer ce qu'ils étaient. Ce n'est que

par un miracle opportun que Clara a rencontré parmi les chefs supérieurs une femme avec qui elle a travaillé pendant un temps à l'UGIF (pour aider les enfants juifs) que nous pûmes sauver notre peau de la haine stalinienne.

Dans la famille de Sarah, nombreux furent arrêtés et déportés, quelques-uns sont revenus, d'autres sont morts en Allemagne. Sa belle-mère recherchée et cachée comme nous, est morte au début de l'année après une opération d'un cancer.

Et voilà maintenant quelques-uns d'entre nous dont tu auras plaisir à savoir qu'ils sont en vie. Laroche et sa famille. La soeur de Félix. Émile et sa femme. Albert Treint, Madame Grandjouan (je vois ces deux derniers de temps en temps) sont restés fidèles à l'internationalisme. Andrade qui a échappé miraculeusement au sort de Blasco. Dina qui vit avec Pinot après avoir connu la prison pour trafic de bibelots au temps des allemands, est devenue riche. Rosa H., Clément qui trafique toujours, François qui a été également interné administratif, Magol, Maguy Poët, Sacha le mari de Dina qui avec Maguy, ont fait leur carrière comme officiers des F.T.I. Parmi les trotskystes : Naville qui ne fiche plus rien, Craipeau qui est passif, Gérard Rosenthal qui est devenu stalinien, Lastérade de l'Union Communiste, Nelly.

Beaucoup de nos connaissances ont fait une brillante carrière avec la « Libération », Herbart qui est devenu rédacteur de « *Combat* », Collinet, Patri, rédacteurs de « *Volonté* », Bénédite rédacteur de « *Franc-tireur* », Rimbert grand expert politique et vulgaire opportuniste dans « *Liberté* », Dimitri (mais oui le même Dimitri du « *Croque-fruit* ») dans le « *Populaire* » et ensuite dans « *Franc-tireur* ». Guy de Hauterive (te rappelles-tu sa sale gueule ?) rédacteur de la « *Marseillaise* », organe du Front National stalinien à Marseille, Rougeul critique de cinéma dans « *Combat* » et bohème sans sous dans les cafés de Montparnasse.

Comme tu vois la pornographie politique fleurit plus que jamais en France. La « Libération » l'a hissée à un degré inouï et jamais peut-être encore atteint.

Et à qui mieux mieux d'hurler : « sus aux boches ! » et, à qui mieux mieux de lécher les bottes des maîtres du jour, Staline ou Roosevelt, Truman ou Churchill, Attlee ou De Gaulle. Maintenant le vent, à la veille des élections, est évidemment à l'opposition et tout ce beau « monde » d'enfourcher la phrase ronflante et de se montrer le plus rrrévolutionnaire. (...)

Moi j'ai commencé par être « libéré » de ma carte de travailleur et raison de santé aidant, je n'ai plus travaillé depuis mon retour à Paris, c'est à dire depuis Novembre 44. Le Comité américain (ancien comité Fay de Marseille) m'aide un peu. De plus, mon travail littéraire me prend beaucoup de temps et m'oblige à des déplacements fréquents. Clara, malade d'abord, a enfin repris et heureusement depuis 3 mois, un emploi dans le bureau de l'Enseignement.

Tu me demandes ma situation matérielle ? Pas brillante évidemment. Ce dont on a besoin ? De tout, mais surtout de vêtements, de quoi se chausser. Mais ce que je te demanderais, et si tu es à même de faire quelque chose, c'est pour nos publications, car nous nous saignons (et je crois moi que le mot n'est pas de trop) pour les faire paraître. (...) Je te remercie de m'abonner à « *Politic* », j'ai eu en effet

entre les mains un numéro il y a quelques temps où il y avait un article de Serge sur Cronstadt.

Toute publication politique de ce genre nous intéresse et tu seras bien inspiré de nous le faire parvenir régulièrement et de nous traduire des articles importants de celles que tu ne pourras pas nous faire parvenir. Ne pourrais-tu pas expliquer et demander qu'on nous fasse le service à titre de service de presse ? De notre côté, à titre d'échange, nous ferons parvenir toutes nos publications.

Es-tu au courant des publications des groupes de Gauche ? Que publient Schachtman et Eastman à N.Y. ? Connais-tu le groupe d'Oehler à Chicago et leurs publications. Voici l'adresse : Sid Okun Demos-Press 708 N.Clark St, Chicago (Ill). Également à Chicago, *International Council Correspondance* P.O. box 5343, qui publiait avant la guerre « *Living marxism* ». As-tu aussi des nouvelles d'Effel et de son groupe qui devait se trouver à Mexico. *Living marxism* est une tendance politique apparentée aux tribunistes Hollandais de Gorter. A ces deux adresses nous avons envoyé notre matériel et demandons la réciprocité. Jusqu'à présent nous sommes sans nouvelles d'eux. Veux-tu te mettre en rapports avec eux et établir entre eux et d'autres groupes et publications analogues, et nous, des rapports suivis ? Il nous est difficile ici d'écrire comme on voudrait. Tu comprends toi, tu pourras leur donner une idée de notre tendance. Qu'est devenu le groupe des travailleurs mexicains et le groupe de la fraction italienne à N.Y. ?

Quelle est la mosaïque politique ? Tu pourras nous êtres d'une aide extraordinairement précieuse dans ce domaine, et c'est une des principales raisons pour laquelle je voulais te toucher. Pourras-tu écrire pour nous et nos publications, des correspondances sur la vie sociale en Amérique, sur le mouvement ouvrier et les positions respectives des différents groupes, leur activité, et leur influence. Cela présentera un immense intérêt pour nous, et en général pour ici. On se trouve dans une ignorance totale. La même chose en ce qui concerne la vie dans l'émigration espagnole et française. Voilà une tâche dont tu voudras bien te charger, et sauras t'acquitter j'en suis sûr à la satisfaction de tous.

Pour la rupture avec Victor Serge dont tu me dis que ce n'est pas un fait isolé à toi mais général. De quelle nature est cette rupture ? Politique si je comprends bien. Cela ne peut me surprendre en ce qui concerne les positions politiques respectives de toi et de Serge. C'est tout à fait naturel. Il y a (puisqu'il y a eu déjà avant) un abîme entre vous, et cet abîme ne pouvait naturellement et normalement que s'approfondir. Mais cela est moins naturel en ce qui concerne les rapports de Serge et de Gorkin ou de Pivert. Ces derniers auraient-ils évolué dans un sens nouveau, plus vers nous ? Cela me surprendrait beaucoup et tes relations avec eux également. Si mes informations sont exactes, Gorkin serait resté poumiste, sinon encore plus à droite, et partisan d'une « large » concentration politique. Suis-je dans l'erreur ? Quant à Pivert, j'ai eu l'écho de certaines déclarations qu'il aurait faites sur la « Libération », qui le placeraient de plein droit dans la marée opportuniste du Bureau de Londres où il a toujours été. Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de commun entre toi et eux sur le plan politique s'entend — à moins que toi-même tu aies évolué dans leur sens, ce que j'aurais du mal à envisager. J'aimerais

que tu me fixes clairement à ce sujet. Pour la position de la revue « *Politics* », je ne la connais pas très bien. Mais, à en juger par ce que j'ai entendu parler, et si je me base sur les quelques mots que tu me dis (c'est évidemment insuffisant pour porter un jugement définitif) elle ne va pas bien loin.

Pour le problème allemand si l'on peut s'exprimer ainsi ou plutôt sur la responsabilité de la guerre, il y a deux tendances fondamentales !

1°) celle qui affirme la responsabilité unilatérale de l'Allemagne en opposition à l'irresponsabilité des pays démocratico-staliniens ;

2°) celle qui voit la responsabilité du système capitaliste, de tous les impérialismes, et se refuse à distinguer des pacifistes et des bellicistes, des agressés et des agresseurs, démocratie et fascisme. En apparence entre les deux, mais en réalité une simple variante de la première est celle qui « veut bien » distinguer entre le peuple allemand et le fascisme. En apparence, elle se présente ainsi comme très « avancée » quand en réalité elle ne fait qu'escamoter l'affirmation principielle de la responsabilité solidaire absolue de tous les impérialismes, démocrates staliniens ou fascistes, et dont les masses populaires de tous les pays ont été au même titre les victimes innocentes.

Je m'aperçois que ma lettre devient très longue, je vais donc abréger et n'aborder la suite que dans les grandes lignes seulement.

La situation économique de la France. Tu trouveras dans le matériel envoyé et à te parvenir encore des écrits là-dessus. Il suffit de dire que la production est passée à 40% environ de celle de 1938. Les principales branches de l'industrie piétinent faute de matériel (pillé, détruit et usé pendant les 5 ans) de matières premières (la France a perdu en fait ses colonies, sa marine marchande est inexistante, et n'a pas de moyens de paiement) et, en dernier lieu, quoique d'importance première, la France manque de marchés d'exportation (les marchés existants sont indispensables aux U.S. qui les garderont jalousement).

En fait, la reconstruction économique est un article de campagne électorale et de promesses pour maintenir les masses mécontentes. Le ravitaillement est très rationné. Aucun article de textile ni de cuir. On paie facilement 4 000 francs une paire de chaussures. Celles en similiraphia (alfa ou autre saleté) se paient au-delà de 2 000 francs, une robe 5 000 à 7 000. Un costume d'homme plus de 10 000. Les articles de consommation suivent la même voie. Le pain rationné à 350 grammes vaut 7Frs 40 la flûte de 800 grammes, et on parle d'une augmentation prochaine. Le beurre (200 grammes par mois) vaut à la taxe 170 francs le kilo. Pommes de terre : on reçoit environ 2 kilos par mois, pâtes : 250 grammes. Viande : en principe par semaine 100 grammes avec os. En réalité des semaines passent sans distribution de viande. Inutile de dire que le marché noir est florissant.

Pour l'hiver la situation ne peut que s'aggraver. Les usines ont été fermées, et une partie n'a pas rouvert ses portes. Nous allons à la fois vers un chômage et un manque de main-d'oeuvre spécialisée. Les salaires sont plus qu'insuffisants, la

C.G.T. revendique 23 francs de salaire de base. Une partie des ouvriers qui ne parviennent pas à vivre avec leur salaire, cherchent des expédients dans le marché noir, d'où un phénomène d' « absentéisme » dans les usines et surtout dans les mines.

Voilà pour la situation économique. La situation politique est des plus confuses. Les staliniens prédominaient les premiers temps. Ils commencent à perdre leur influence au bénéfice des socialistes. Le retour de Blum leur a redonné de la force et ils s'apprêtent à être à la tête du gouvernement de demain. Les staliniens déclinent (il ne faut toutefois pas sous-estimer leur force encore redoutable) en rapport au déclin de l'influence russe, en Europe en général, et en France en particulier. Le gouvernement français se tourne et se tournera de plus en plus, tout en subissant son poids, vers l'Amérique. La mascarade de la « Constituante », la lutte autour des élections, le oui-oui, le non-non, le oui-non, et les non-oui, ne font que couvrir le désarroi dans la bourgeoisie, divisée sur les meilleurs moyens de maintenir l'ordre (là-dessus unanimité) mais l'enjeu fondamental est que les partis pro-russes, sentant que la France se tourne vers le bloc Amérique-Angleterre, veulent garder le maximum de possibilité pour exercer leur contre-pression sur le gouvernement de demain, d'où la position des staliniens et des radicaux derrière Herriot (ce dernier, président d'honneur de l'ancien Secours Rouge et président d'honneur de l'ancienne jeunesse communiste, on aura tout vu !) contre le référendum tendant à assurer une certaine stabilité au gouvernement de demain. Les forces s'équilibrent mais il est probable que les socialistes sortiront les grands vainqueurs de cette bataille.

La lutte entre les socialistes et les staliniens est acharnée. Les staliniens réclament à tue-tête l'Unité afin de mieux faire le jeu de la Russie. Les socialistes la repoussent pour la même raison. La C.G.T. inféodée à l'État fait tout pour empêcher la lutte revendicative des ouvriers et condamne les grèves. A l'intérieur, la lutte entre les staliniens et les socialistes est âpre, et Frachon devient co-secrétaire général avec Jouhaux.

Pour l'ancien P.S.O.P., la plupart de ses adhérents sont ou inactifs ou sont retournés au sein maternel de la S.F.I.O. La partie la plus « combative » s'est regroupée autour du journal hebdomadaire « *Libertés* » où, avec Rimbart, ils font du socialisme de gauche, se revendiquent de la « Résistance » et luttent pour l'Unité avec les staliniens. Sans caractère ni ligne politique indépendante, ils ne jouent aucun rôle. Les Trotskystes aussi se réclament plus modestement de la Résistance « ouvrière » à l'envahisseur. Toujours pour la défense de l'URSS et la libération nationale... ils reprennent leur mot d'ordre de 1936 : « Un gouvernement ouvrier de Thorez, Blum, Jouhaux ». Ils sont légaux. Pourquoi pas ?

Leur influence est très faible mais leur tapage et leur bluff est très grand. Ce sont des staliniens de gauche.

Les anarchistes ont tenté de ressusciter leur organisation et publie le « *Libertaire* » semi-légal, mais ils sont pratiquement et politiquement inconsistants. Il y eût aussi une tentative de ressusciter la minorité syndicaliste qui périclita aussitôt déchirée par les divergences et les tendances opposées, qu'on voulait amalgamer.

L'Union Communiste est morte, mais à sa place a surgi un groupe, les Communistes Révolutionnaires, venant d'une scission d'avec les Trotskystes, et bien que confus est sincèrement révolutionnaire. Et puis il y a la fraction française qui s'est formée pendant la guerre, dont les éléments peu nombreux font un travail de clarification et d'élaboration dans la tradition de « *Bilan* », avec cette différence qu'ils sont plus dynamiques et plus orientés vers un travail parmi les masses. Des divergences ont surgi avec la fraction de Tullio, en partie d'un caractère politique, et en partie faite de malentendus. Tullio et ses amis sont depuis partis en Italie où est apparu le nouveau parti.

Voilà mon vieux pas mal de nouvelles. Je ne peux évidemment pas les développer plus en détails ici. Tu sauras en lisant « *l'Étincelle* » et l'« *Internationalisme* », et en lisant aussi entre les lignes, compléter le tableau et te faire une idée.

La fraction est peu nombreuse mais son travail est très apprécié. Elle manque malheureusement de moyens. C'est là un handicap terrible.

Une « *Étincelle* » coûte dans les 10 000 francs par mois et il faudrait de l'aide. Peux-tu t'intéresser et intéresser autour de toi ?

Pour finir, je crois t'avoir parlé de moi et de ma situation matérielle. Ce qui nous manque le plus, ce sont des vêtements et des chaussures.

J'aimerais pouvoir publier dans « *Politics* » régulièrement des correspondances de France, mais tout en gardant pas un langage trop partisan, je ne voudrais pas que nos correspondances soient mutilées ou déformées dans leur contenu. A cette condition, crois-tu possible un accord entre nous ? Je voudrais être payé pour mes articles, cela nous aiderait ici. Dis-moi ce que tu penses et ce que je peux faire à ce sujet.

Voline a été malade et je ne sais pas exactement où il est, et ce qu'il devient. Il doit être dans le midi. (...)

Tous les amis ici ont été vivement intéressés par ta lettre et comptent sur les prochaines pour être informés sur la vie de l'autre côté de l'Océan.

Clara vous salue cordialement et si elle parvient à secouer sa paresse, peut-être vous griffonnera-t-elle quelques mots. En attendant de vous lire rapidement et régulièrement, je vous embrasse fraternellement.

1945-09-24 : Jean Malaquais à Marc Chirik

Mexico, le 24 septembre 1945,

Vive joie de recevoir ta lettre, mon vieux Marc. Joie mêlée de tristesse... Les nouvelles que tu nous donnes des camarades et amis disparus dans la tourmente nous ont bouleversé. Hélas, quant à Michel, il n'y avait guère d'espoir. Il avait été déporté en Allemagne vers le milieu de l'été 1942 ; c'était la pire époque, les nazis avaient inauguré alors les déportations en masse. Je me rappelle que nous avons passé quelques semaines à Banon avec lui, discutant jour et nuit. C'était une belle intelligence . Je ne sais pas qui est Jean, de la fraction belge. Ne s'agit-il pas de Perone (Vercesi) ? Et sinon, qu'est-il devenu ? J'ai entendu dire qu'il aurait été déporté en Italie par les Allemands.

Le pauvre Félix, avec un nom qui signifie « bonheur », et qui n'en a jamais vu de sa triste existence... Sa fillette doit avoir sept ou huit ans maintenant... Nous savions déjà que les frères Itkine avaient été fusillés. Je ne me souviens pas d'Henri Roger. De quoi est morte Barbara ? L'histoire de Blasco est particulièrement tragique. Si tu as mon petit Jean, tu dois savoir son histoire, et celle de ses proches. Ses grands-parents, déportés ; le vieux, tué dans une mine de sel en Silésie ; la vieille — au crématoire ; Aline morte en juillet 1943, dans l'Indre ; le petit à l'Assistance publique ; sa tante, chez laquelle il se trouve à présent, a perdu son mari. Il a été prisonnier de guerre ; les Allemands l'ont libéré pour maladie, sans doute l'ont-ils crevé au boulot. Il était revenu à Paris, où il s'est fait arrêter par la milice de Darnand — et disparu sans laisser de trace. Au cas où tu aurais vu le petit, dis-moi l'impression qu'il t'a produit. Je crains que dans son entourage, il ne devienne quelqu'un que je ne saurais estimer, plus tard. Il y a un visa pour le Mexique, à son nom, à la légation mexicaine à Paris, mais je crois qu'il ne veut pas venir, et je ne tiens pas à l'y forcer.

J'ai rompu avec Serge sur des questions politiques. Il est devenu un vulgaire opportuniste, envisageant des concentrations « démocratiques » qui engloberaient toutes les tendances « socialisantes » (le mot est de lui ; les termes : socialisme et révolution, ne reviennent jamais dans son langage), démocratiques, chrétiennes et même conservatrices-libérales. L'éclat a eu lieu au cours d'une réunion publique, où j'avais dit qu'il s'engageait vers un front unique avec y compris les torys anglais. Il en a fait « un malheur », une histoire personnelle, déchaînant d'incroyables manoeuvres pour me mettre au ban de l'émigration politique de ce pays. Le résultat en a été qu'il se trouve complètement isolé, tout le monde, sans exception ayant rompu avec lui. Les échos qui te parviennent quant à la position de Pivert et de Gorkin ne sont pas tout à fait exacts. Pivert n'est naturellement pas devenu un bordiguiste, ni même un marxiste intelligent ; chez lui, beaucoup de sentimentalité se mêle à un sens politique qui n'est pas toujours intransigeant. Mais il a pour lui

une extraordinaire honnêteté de pensée. Il n'a jamais recours à des manoeuvres (spécialité de Serge par excellence), il est dévoué à l'extrême, travaille comme une brute bien que malade (il vient d'avoir une grave crise cardiaque il y a seulement six jours, et nous avons craint pour sa vie) ; mais, comme depuis toujours, il pense qu'il n'y a pas d'issue sans une large unification des masses sur un programme minimum de lutte de classe, et il ne néglige en rien l'I.L.P. en tant que force potentielle. Il ne se fait pas d'illusions quant aux dirigeants socialistes, exige le droit à une fraction au sein du I.L.P. et des autres organismes, mais sa pensée est constamment préoccupée à ne pas se couper des masses. Il désapprouve l'entrée des anciens membres du P.S.O.P. dans la S.F.I.O. Mes rapports avec lui sont cordiaux — ce qui n'empêche nullement des désaccords politiques très importants. A quel point sa position est considérée « dangereuse » parmi les staliniens et même les socialistes Meyer-Blum, c'est que malgré d'innombrables démarches il ne peut obtenir son visa pour rentrer en France. Je ne dirais pas qu'il est politiquement intelligent : il n'a pas l'étoffe d'un leader ; il est trop « bon » au sens le plus naïf du mot, et sentimental comme une pucelle. Cependant, s'il rentrait en France, il cristalliserait autour de lui de très bons éléments et certainement fera un travail intéressant. Il est estimé pour sa droiture, son courage physique et moral, son incroyable abnégation. En peu de mots, je crois de tactique maladroite de le rejeter dans la poubelle des réformistes. Je te conseillerais vivement de lui écrire, en posant les problèmes dans la lumière qui t'es propre. Si tu le fais, j'aimerais que tu m'envoies copie ; je discuterais avec lui les termes de ta correspondance, et en plus de ses réponses tu aurais mes impressions personnelles. Gorkin — oui, est resté poumiste ; mais je ne crois pas que ce soit « plus à droite encore ». Il édite un canard ici, on t'en fera le service régulier. Sa position se rapproche de celle de Pivert, mais avec bien plus de sens politique. Il ne faut pas te tromper : aucun d'eux n'est sur des positions aussi intransigeantes que celles que je suppose les tiennes ; par exemple, ils envisagent une nouvelle internationale qui engloberait toutes les organisations antitotalitaires ; ils se proposent d'y défendre une politique de classe, — à l'exclusion toutefois du principe de la dictature du prolétariat. Cette dictature du prolétariat est un grand os bien dur. Je suis moi-même devant ce dilemme : je ne vois pas bien comment la classe ouvrière peut maintenir son pouvoir contre la bourgeoisie sans le recours de la dictature, et d'autre part, je m'effraie du diabolique pouvoir de désagrégation, de corruption, de bureaucratisation que toute dictature porte en elle. En somme, c'est le problème de savoir si la dictature du prolétariat ne change pas bientôt en une dictature d'un parti unique sur le prolétariat ; le problème de concilier les principes du centralisme démocratique avec la dictature ; de concilier la co-existence des nombreux courants de la pensée révolutionnaire sous un régime de monopole de la pensée et de l'action.

Pour en revenir à Gorkin, je dois dire que j'ai grande estime pour lui. Il a le courage indomptable qu'on lui a connu en Espagne, et comme Pivert, quoique moins sentimentalement, il a la probité naturelle des révolutionnaires authentiques. Ce que j'en dis, je le sais d'expérience, alors que ton opinion et celle de tes camarades n'est faite que par ouïe-dire. Entre parenthèses, les staliniens ont plusieurs fois essayé de l'assassiner depuis qu'il est ici ; il a dû pendant un temps se cacher. Peu après mon arrivée ici, en mai ou juin 1943, le local dans lequel nous avons organisé une séance pour commémorer l'assassinat d'Erlich, Alter et Tresca, a été assailli par des bandes de tueurs à la solde des staliniens, et il y a eu pas mal de

têtes cassées, notamment celle de Gorkin et Gironella. En ce qui concerne les trotskystes, rien de changé depuis des temps immémoriaux ! Ils détiennent la science infuse et quant à la révolution socialiste, ils savent mieux que quiconque comment on l'apprête et la mange à la sauce de 1848. Je suis un peu étonné de ce que tu me dis quant aux trotskystes français, parce que ceux des E.U. et du Mexique (ceux du Mexique sont quatre) depuis deux ans ont rejeté le programme de la « défense » de l'URSS. Ils ne reconnaissent naturellement pas qu'ils avaient mal vu, mal compris la nature de l'expansion russe, mais tu sais leur dialectique qui malheureusement ressemble à celle des stalinien en ce sens que jamais ils ne reconnaissent avoir... ce qui se révèle comme ayant été faux, ils prétendent avoir été vrai « à l'époque ».

Les trotskystes mexicains (dont aucun Mexicain) éditent un canard, que je te ferai envoyer régulièrement. Fait partie de la fraction mexicaine Benjamin Péret, ci-devant poète surréaliste, un type aigri et méchant ; comme j'avais publié un texte dans lequel je m'exprime avec peu de respect sur le grand prêtre du surréalisme, André Breton, et comme mes opinions quant à cette école sont bien connues, ledit Péret n'a rien trouvé de mieux que de répandre le bruit que je suis un agent de Vichy et, qui sait, peut-être même de la Gestapo. Je vois assez régulièrement, une fois par mois environ, Nathalie Sedova. Elle est restée une femme admirable. Elle habite toujours la maison où le vieux a été tué. Sa position est celle de la IVe, bien entendu ; mais nous discutons rarement politique. Les trotskystes des E.U. éditent un hebdomadaire, *The militant*, et une revue théorique mensuelle, *Fourth International*, dont je te ferai parvenir les livraisons. Le secrétaire général en est James Cannon. Il est déplorable que la bureaucratisation ait si profondément mordu chez les trotskystes, car si on peut leur reprocher bien des choses sur le plan idéologique, on ne peut les accuser de manque de dévouement à la cause révolutionnaire, ni de courage, ni d'abnégation. La démocratie, au sein de la IVe (du moins dans la section américaine) est lettre à peu près morte. Il y a dans leur *Bulletin Intérieur* du mois d'avril 1945, un curieux document qui, à proprement parler, exalte le rôle du chef dans des termes que les stalinien accepteraient volontiers pour leur Staline, et les nazis pour leur Hitler. On y lit, entre autres, que la politique est une science comme la nature, et que, qui n'est pas un « spécialiste » ne peut prétendre s'en mêler. (Ceci est pour moucher le nez à tous ceux qui ne sont pas d'accord avec la politique de la IVe). Eux, les patrons trotskystes, s'occupent de politique tous les jours, et personne ne peut leur faire la leçon. Un « outsider » n'a droit ni à une opinion, ni à la critique ! Il doit suivre — et avoir confiance. Comme idéologie totalitaire, on ne fait pas mieux à l'ombre du Kremlin. « Le parti », y lit-on, « ne serait pas un parti s'il n'avait pas appris à se reposer sur lui-même et à rejeter toute suggestion venue de l'extérieur ». Le document s'appelle « Notes sur la discussion dans le Parti », et il est de Cannon en personne. Il y appelle l'opposition (dans le parti même), la « fraction de penseurs ». Les ouvriers, y dit-il, n'ont rien à faire avec le « club de penseurs » ! Ils n'ont pas de temps à perdre avec les « smart alecks » (les petits malins). Ils votent « avec leurs pieds », textuellement : « Les ouvriers (les nouveaux, ceux qui joignent la IVe) sont plus importants que les vieux incorrigibles qui pensent que le parti est hôpital pour des âmes malades et un forum où ils peuvent s'exprimer sans limite et sans restriction... ». Max Schachtman édite un journal, *The New International*. Je me rappelle avoir lu, je ne sais plus où exactement — mais certainement dans la presse

trotskyiste américaine — que Schachtman lui non plus n'avait pas de leçons à donner aux initiés, lui surtout dont la politique avait une odeur de Bronx.

Il semble qu'à présent des pourparlers sont en cours pour la fusion du parti de Schachtman et celui des trotskystes. La position de Schachtman, en tout cas, se rapprocherait de la vôtre, dans la mesure où je connaisse les deux. J'écrirai à Schachtman et lui demanderai de te faire le service de sa presse.

« *Politics* » est une revue indépendante de critique marxiste. Son esprit est remarquable par la probité, l'information, la qualité des textes. Il est violemment anti-stalinien, anti-bureaucratique. Mais naturellement il n'est pas une tribune de parti ; son objet est plutôt de contribuer à la clarification des idées, qu'à leur élaboration. Si l'on veut bien admettre que dans le mouvement idéologique du socialisme révolutionnaire une place doit être réservée à une expression indépendante et sincèrement marxiste, « *Politics* » y doit trouver une raison d'être. Il ne faut pas oublier que le niveau intellectuel socialiste et marxiste est généralement plus bas que celui de l'Europe ; que l'émigration politique y a vécu dans un isolement presque total pendant des années, ayant rapporté de l'autre Continent toutes ses faiblesses, ses querelles, et l'empreinte indélébile du stalinisme qui a si profondément marqué notre génération. Aussi puis-je dire que « *Politics* », toutes réserves faites, est une publication remarquable dans un milieu où l'esprit critique ne fleurit pas avec exubérance.

Macdonald est, personnellement, un type que je crois certainement au-dessus de la moyenne. Je lui écrirai et lui transmettrai ta proposition. Le « *Living marxism* » a cessé de paraître, son rédacteur ayant été mobilisé. Je crois savoir que sitôt rentré, il pense reprendre son activité. Je te tiendrai au courant.

Eiffel ?! Est-ce du dessinateur que tu parles ? Il est aux E.U., mais je le crois sans intérêt. Je n'ai jamais entendu qu'il fût politiquement conséquent. Les Italiens comptent une dizaine de fractions aux E.U., toutes insignifiantes, sauf peut-être celle qui se groupe autour de la vieille Balabanova, mais je ne suis pas bien au courant de leur activité.

Les travailleurs mexicains — un fantôme. Le mouvement ouvrier mexicain n'existe pas. Il y a un parti communiste purement formel, sans membres, puissant par ses moyens financiers, dont la politique est celle de l'union nationale doublée d'un chauvinisme exaspéré. Pas de parti socialiste. Les syndicats sont des nids de gangsters, mais à un point que tu ne peux imaginer. Il faut avoir une idée du caciquisme sud-américain, pour imaginer ne fût-ce que superficiellement ce que je veux dire. Les leaders syndicaux sont tous des millionnaires ; ils s'entourent de pistoleros, se font élire à coups de mitraille, vendent et achètent les grèves, etc. Le simple syndiqué n'a droit qu'à payer sa cotisation et à la boucler. La misère est très grande, très générale dans les campagnes, avec par-dessus elle une couche de parvenus, enrichis pendant la guerre.

L'économie est celle d'un pays semi-féodal ; avec sur la frontière du nord les E.U., aucun espoir véritable de jamais sortir d'un semi-esclavage économique. La population est indienne dans la proportion de cinq sur un, le restant étant composé

de créoles, de métis et d'une infime minorité de « blancs ». Le pays est extraordinaire de beauté, de grandeur, et infiniment tragique.

Heureux d'apprendre que Mme Grandjouan est en vie. Nous avons su qu'elle avait commis un acte de suicide. Demande-lui de m'écrire un mot et passe-moi son adresse. J'ai su par Verdeaux que Herbart est devenu un manitou. Je n'ai pas repris des relations avec lui ; j'attends qu'il m'écrive. Collinet, Patri, Bénédite, — ils n'ont jamais été que des opportunistes doublés d'arrivisme. Dimitri Hardy — si je me souviens de cette petite crapule ! et de Hauterive donc ! je dois te dire que dans le roman auquel je travaille, ils m'ont suggéré deux personnages plutôt pendables. Mais mon personnage qui s'inspire de Hauterive périt dans un camp, où il a été emmené à cause de son grand pif juif. Dis-moi comment vit Suzanne ? A-t-elle changé ? S'est-elle mise en ménage ?

J'attends de recevoir tes publications pour me faire une idée. Je pense que je pourrai t'envoyer des textes ; à toi de voir si tu les acceptes. Les Espagnols d'ici éditent une revue appelée *Mundo*. J'y ferai paraître dans le prochain numéro quelques extraits de ta lettre, dans la rubrique nouvelles de France. C'est une tribune libre, y écrivent toutes les tendances ! Socialistes, poumistes, anarchistes, UGT, CGT, etc. Le niveau n'est pas brillant, mais dis-toi bien que c'est tout ce que l'on peut faire ici avec les éléments humains dont on dispose. La revue sert de pôle d'attraction entre les différentes tendances. J'oublie de te dire qu'il existe ici une commission internationale, sur le mode du Bureau de Londres, où siègent les représentants des divers partis. Serge en faisait partie au nom de l'opposition russe, mais il en a été exclu après l'histoire qu'il a eu avec moi. En font partie : Gorkin, Pivert, et d'autres, que tu ne connais pas. Là non plus, rien de transcendant. Mais, enfin, aucun de ceux dont je te parle, sauf Serge, n'a quitté le terrain de l'internationalisme. Encore une fois, dis-toi bien que la vie dans l'émigration ne ressemble en rien à celle de l'Européen. L'isolement, le recroquevillement sur soi-même sont de terribles désavantages.

En ce qui concerne le problème de la « responsabilité » du peuple allemand, tu penses bien qu'aucune divergence ne peut exister entre nous là-dessus. Dans une lettre qui peut-être sera publiée dans « *Politics* », je dis qu'il n'y a pas de problème de responsabilité des peuples en soi, mais seulement et uniquement un problème de responsabilité de classe.

Je voudrais que tu me parles plus en détail de ce que tu appelles « la fraction française ». Ta lettre reste obscure à ce sujet. S'agit-il toujours de la fraction française de la gauche italienne ? Quelle est l'adresse de Tullio en Italie. Je voudrais lui écrire, lui envoyer des vivres. On ne peut encore rien envoyer du Mexique, mais j'ai chargé des maisons des E.U. de confectionner des colis. Tu en recevras bientôt. (...) Est-ce que Gérard Rosenthal est rentré au PC ? çà serait quand même peu banal. Depuis quand les trotskystes sont-ils légaux ? Plusieurs d'entre eux étaient en tôle, il me semble ? Les aura-t-on relâchés ? Dis-moi quelle est la position de

Verdeaux, et quelles sont vos divergences. Raconte-moi en détail comment toi et Clara vous avez été arrêtés par les staliniens, où et quand, dans quelles conditions, etc. Cela m'intéresse vivement. Donne-moi aussi des détails sur l'assassinat de Blasco. Si j'ai assez de matériel, je publierai un texte là-dessus dans la presse américaine, éventuellement en changeant les noms des personnes impliquées. Que peux-tu me dire quant à Paul Rivet ? Il semble qu'il ait complètement donné dans l'orbite des staliniens. As-tu vu Raymond Gorin ? Quelle a été votre rencontre ? Comment l'as-tu trouvé et quelle impression t'a-t-il faite ? Dans un numéro de « *Politics* » que je t'envoie, tu trouveras un mien texte sur le salaud nommé Louis Aragon. Tâche de répondre à mes questions, n'en omets pas je t'en prie. Que font Treint, Nelly, Lasterade ? Rimbart — rien ne m'étonne de ce que tu me dis à son sujet. Si le pauvre Meichler a été fusillé, c'est un peu parce qu'il s'est laissé entraîner dans des combines fantastiques sorties de la cervelle de Rimbart.

A bientôt, vieux frère, je t'embrasse de tout coeur.

1945-12-10 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Paris le 10 décembre 1945,

Mon cher Jean,

Je rentre d'un voyage de 3 mois et trouve 2 colis de nourriture et un colis contenant tes deux livres parus. Je prends également connaissance de ta dernière lettre. Permits-moi d'abord de te remercier pour les colis, qui sont hautement appréciés. C'est qu'ici le ravitaillement va toujours aussi mal. Les hommes en France sont revenus des illusions qu'avec le départ et la cessation du pillage du « Boche » la vie reprendrait comme avant la guerre. Il y a quelques temps encore on entretenait des illusions sur la fin de la guerre, et puis cela a été la « réorganisation », « en finir avec les administrations de Vichy » et puis c'était la campagne anti-américaine : « qui mangeaient notre beurre de Normandie ». Tout cela était en grande partie exact, mais ce n'était qu'une parcelle de la vérité. Cette dernière consiste à voir que la France sort de la guerre ruinée ; son économie est dans un état catastrophique et avant de revenir à l'état d'avant-guerre — si jamais elle peut y parvenir avant la révolution ou la 3e guerre — il se passera de longues années.

Tes deux colis sont donc tombés à point et bien des choses (miel, cacao, chocolat) nous ont rappelé un goût que nous étions prêts de perdre. Le deuxième colis a été ouvert en cours de route, et le chocolat, l'huile et le savon ont été dérobés. Réclamer ne sert évidemment à rien. Et le pillage des colis n'a rien d'étonnant dans une période de disette aussi prononcée.

Mais si la réception de ces deux colis m'a fait tant de plaisir, je ne voudrais pas, vieux frère, que tu t'oblige à poursuivre ces envois. Ils doivent te coûter cher, et tu envoies également à d'autres. Et je ne crois pas que tu sois si riche pour permettre de faire sans cesse des colis à tout le monde. (...) Je t'ai dit que je viens de rentrer à Paris après 3 mois d'absence. La mort dans l'âme, je me suis décidé à accepter l'offre qui s'est présentée, d'aller travailler loin de Paris. C'est une maison de transport qui assure le transit de marchandises d'Espagne en Suisse et je suis son représentant à Cerbère à la frontière espagnole, petite ville où on s'ennuie à mourir, et pleine de gendarmes. Zone interdite et très surveillée. J'ai l'impression d'être coupé du monde. Je ne peux recevoir tout ce que je désire, et peux difficilement correspondre comme je l'entends. C'est la raison pour laquelle tout en sachant qu'il y a des lettres de toi, je ne pouvais connaître leur contenu qu'à mon arrivée à Paris. J'espérais revenir bien plus tôt et pouvoir ainsi te répondre, mais chaque semaine entraînait une nouvelle semaine, et ainsi jusqu'à présent. Ajoute à cela que Clara malade était depuis un mois à la campagne, et tu auras la raison, la seule raison de mon silence à tes lettres.

Mais à présent, j'espère que cela va changer. Je serais peut-être obligé de repartir dans le midi de la France, mais non à la frontière. Je serais donc en rapport constant avec Paris et les camarades. Ces derniers, navrés de mon départ, tout

comme moi, sont obligés de s'incliner devant la nécessité matérielle et pas seulement personnelle.

Le fait de m'isoler, de m'exiler au loin, alors que je sais ma présence nécessaire à Paris, alors que j'ai tant de projets et de travail à faire ici, m'exaspère, et me rend littéralement malade. Éternelle question matérielle qui vous coupe les bras et qui brise tout élan, tout effort constructif. (...)

Je voudrais te répondre plus longuement à ta deuxième lettre où tu formules des premières critiques sur notre conception de la dictature du prolétariat que tu opposes à la dictature du ou d'un parti. J'ai publié une étude sur notre conception du Parti et de l'État après la révolution, dans le *Bulletin International* de la G.C. en juin 1944. Malheureusement ces bulletins sont épuisés. Nous comptons reproduire cette étude formulée en quelques thèses. Nous avons tenus plusieurs réunions contradictoires sur ce point, encore tout récemment, et comptons revenir sur ce sujet dans nos prochaines publications. En quelques mots.

Je ne crois pas valable de nous opposer l'expérience stalinienne. L'erreur, ou plutôt la dégénérescence de l'État russe n'est pas due à la dictature d'un parti unique, comme le prétendent les hommes du Bureau de Londres, elle ne consiste pas dans le manque de « démocratie », mais réside essentiellement dans la dégénérescence du Parti même, dans l'altération de son programme et de sa nature de classe, entraînant la dégénérescence et l'altération de la nature de classe de l'État en Russie. Ce n'est donc pas dans le manque de « démocratie » dans le régime soviétique qu'il faut chercher l'origine de son involution vers la contre-révolution, mais c'est dans les positions erronées du parti bolchevik, positions programmatiques et politiques, qu'on doit trouver la source de l'étranglement de la vie de la classe, et de la liberté d'expression des tendances de la classe. La démocratie dans ce sens-là, est toujours la forme corollaire d'une politique de classe du Parti ; l'absence de cette démocratie est une des manifestations de la tendance du Parti révolutionnaire à abandonner son programme de classe. Il n'y a donc pas d'opposition entre dictature du prolétariat et dictature du parti qui sont identiques et dont l'un exprime l'autre, tant que ce parti reste le parti de la classe. Cette opposition ne surgit que quand le parti quitte le terrain de classe du prolétariat pour devenir une agence des classes exploiteuses. L'opposition est toujours une opposition de classe et non entre le parti et la classe qu'il exprime. Cette opposition qui n'existe pas dans le régime capitaliste où la dictature d'un parti unipolitique exprime toujours celle de la classe capitaliste, n'existe pas davantage après la révolution où la dictature du Parti exprime la domination du prolétariat. En reprenant la formule de la dictature du Prolétariat en opposition à la dictature du parti, sans dire quel contenu de classe exprime cette dernière, on retombe dans l'abstraction, dans le vague, dans la lutte entre la « dictature en général » au nom de la « démocratie » en général. L'expérience historique a démontré que ces termes généraux et vagues ne servent que de camouflage à toutes sortes d'idéologies bourgeoises ou petites-bourgeoises, ne pouvant combattre ouvertement sous leur vrai visage.

Il est à peine nécessaire de dire que nous ne partageons pas un seul instant les procédés ignobles d'un régime stalinien. Plus que ça, nous estimons indispensable de tirer les leçons de l'expérience de la révolution russe qui, même au temps de

Lénine, n'a pas compris que toute violence exercée dans la classe et contre des couches momentanément arriérées du prolétariat, fausse le rapport entre le Parti et la classe. Si nous identifions dictature du prolétariat et dictature du parti, nous rejetons catégoriquement toute violence, et toute restriction de liberté d'expression et de pensée au sein de la classe même.

Notre conception du parti n'est pas monolithique, et nous avons toujours admis la pleine liberté et le droit de Fraction à l'intérieur du parti. De même nous exigeons l'indépendance et la liberté d'action pour tout organisme du prolétariat comme les syndicats et soviets, et cela même contre l'État improprement nommé État « ouvrier ».

Comme tu vois, notre conception est aussi éloignée de je ne sais quel néo-stalinisme que de l'anarchisme, reconnaissant la nécessité de la période transitoire et l'inévitabilité de la dictature assurée par le parti au nom et dans l'intérêt de la classe. Le problème n'est pas pour ou contre la dictature du parti, mais de l'existence d'un vrai parti de la classe, condition de la révolution et de son développement.

En ce qui concerne Pivert, Gorkin, etc. Ils peuvent, personnellement, très bien être de braves types. Je ne mets pas en doute leur sincérité et leurs bonnes intentions. Il est possible que le bruit qui circulait en France d'une lettre ouverte de Pivert à De Gaulle soit faux, tout cela ne change en rien le rôle politique de ces hommes et la place qu'occupent leurs courants dans la lutte sociale. Trotski, que je n'ai jamais cessé d'admirer pour sa génialité et son dévouement révolutionnaire, s'est aussi malheureusement fourvoyé pour finir, à la fin de sa vie, comme objectivement auxiliaire de la bourgeoisie. Il est mort en défenseur de l'URSS, même au cours de cette infâme guerre impérialiste. Gorkin et le POUM ont participé au gouvernement capitaliste en Espagne. Pivert soutenait, tout en demandant une politique plus « hardie », le gouvernement Blum. Ses amis sont à nouveau dans la S.F.I.O. Leurs positions politiques font d'eux des auxiliaires de « gauche » combien précieux à la bourgeoisie. On peut discuter avec eux, mais comme avec des adversaires de classe.

Tu nous reproches encore de prendre un ton prétentieux proclamant que toute la vérité est de notre côté. Il ne s'agit pas de prétention, mais la guerre impérialiste divise les hommes d'une façon catégorique. La guerre, comme la révolution, laisse peu de place à la neutralité ou à l'indécision. Ce sont des épreuves historiques, l'opposition capitalisme / prolétariat atteint un degré aigu. Les hésitations et les demi-positions sont inadmissibles. Toute position équivoque est une participation consciente ou non à la boucherie impérialiste engageant la responsabilité pour des millions de cadavres. Entre les positions qui s'affrontent il y a des océans de sang. Rien d'étonnant à ce que la polémique et la lutte prennent cette forme cassante et impitoyable.

Je vais m'arrêter là pour cette fois-ci. Je t'écrirai dans quelques jours une nouvelle lettre. J'ai reçu une lettre de Macdonald de « *Politics* » me disant que tu lui avais parlé de moi, et qu'ils ont fait appel à leurs lecteurs pour la solidarité envers des « antifascistes » de l'Europe. J'ai aussi reçu une lettre d'un écrivain de N.Y.

m'annonçant un colis. « *Politics* » m'écrit aussi qu'ils publieraient une étude de moi si je voulais bien la leur envoyer. Je vais le faire incessamment.

Te voilà donc au Texas. Est-ce définitivement que tu as quitté le Mexique ? Parles-moi des évènements d'Amérique, des mouvements de grèves aux États-Unis, de la situation économique et politique de là-bas. Veux-tu faire une étude sur ce thème pour notre « *Internationalisme* » ?

J'espère que Gally se remet peu à peu. Salue-la pour moi.

Reçois-tu régulièrement notre matériel ? Fais tes critiques.

Dans ma prochaine lettre, je te donnerai des nouvelles des amis d'ici, ainsi qu'un aperçu sur les raisons de la scission chez nous. A te lire vite.

Fraternellement à toi. Marc.

Ecris toujours au nom de Clara.

1946-01-10 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Paris le 10 janvier 1946.

Mon cher Jean,

Je t'ai promis de te parler de la scission dans la Fraction puisque scission il y a. Il est difficile dans une lettre de relater les luttes de tendances qui souvent se couvrent des malentendus et des questions personnelles. Les divergences réelles étaient d'ordre politique et d'analyse de la situation. Deux positions fondamentales existaient dans la Gauche Communiste, et cela depuis 39.

Tu connais la position officielle de « *Bilan* » sur l'inexistence d'antagonismes inter-impérialistes et qui a abouti à la conclusion ahurissante niant les dangers d'une guerre mondiale à la veille même du déclenchement de la plus terrible des guerres. Depuis la divergence s'est creusée encore au cours de la guerre où Vercesi a accouché d'une Théorie sur l'économie de guerre. Dans cette théorie, Vercesi proclamait la « disparition sociale » du prolétariat ; de l'impossibilité d'existence d'un organisme exprimant le prolétariat puisque celui-ci n'existe plus et en conséquence la nécessité de la dislocation et de l'inactivité absolue de la Fraction, ne pouvant, d'après sa théorie... qu'exprimer finalement la seule classe existante : la bourgeoisie.

Tu vois d'ici ce que pouvait contenir de fantaisiste une telle théorie dont la seule chose concrète qu'elle contenait était la théorisation de la passivité absolue. La Fraction Belge décimée par l'arrestation des meilleurs de ses camarades et réduite à 3-4 éléments suivait Vercesi.

En France, par contre, nous avons réussi à reconstituer la Fraction italienne d'abord, et grouper autour de nous quelques éléments français qui ont formés par la suite la Fraction Française.

Les évènements de 1943 en Italie ont encore aggravé les divergences. Fidèle à sa théorie de « l'inexistence sociale » (?) du Prolétariat, Vercesi niait les révoltes de classe contre la guerre en Italie, ne voyant dans la chute de Mussolini qu'un fait ne se rattachant pas à la lutte de classe, et il persistait à condamner toute activité révolutionnaire comme de l'aventurisme. La scission avec lui et avec la Fraction belge était un fait. Suzanne, que nous avons chargée de mission, alla deux fois en Belgique, elle fût très impressionnée par la personnalité de Vercesi, et se trouvait toujours à balancer entre nous et lui.

Parallèlement à nous existait un groupe Allemand — R.K.D. — qui avait rompu avec le trotskisme au début de la guerre et évoluait dans les questions fondamentales dans le même sens que nous. Ce groupe aussi a fini par rallier autour de lui une vingtaine de militants français rompant avec le trotskisme, la défense de l'URSS et « l'antifascisme ». En 1943-44 nous assistions à une tendance des militants ouvriers vers des positions révolutionnaires et cherchant à se grouper. Au commencement de 1945 existent : la Fraction Italienne, la Fraction Française, le

R.K.D. et le C.R. (Communistes Révolutionnaires). Quelques-uns parmi nous, et dont moi, préconisons la discussion, la confrontation politique entre ces divers groupes et au besoin des actions communes contre la guerre impérialiste, contre le chauvinisme antiboche fleurissant avec la « Libération ».

La Fraction italienne subit une crise grave. Avec la nouvelle situation en Italie créée depuis 1943, il n'y a évidemment plus de place pour le maintien de la Fraction à l'étranger. Alors qu'elle doit et peut justifier son existence dans l'activité en Italie même — avec des camarades j'exige le retour le plus rapide de la Fraction en Italie — mais la Fraction hésite, tergiverse. Des camarades, lassés, partent d'eux-mêmes, sans directives. En Italie se constituent des groupes de militants se réclamant de la Gauche. Bordiga reprend de l'activité, mais garde une position très équivoque sur la nature de l'État russe et le rôle que joue l'armée russe qu'il présente comme une armée rouge anticapitaliste.

En Belgique, la Fraction sous l'impulsion de Vercesi, tout en repoussant la défense de l'URSS, persiste à définir l'État Russe comme « État ouvrier dégénéré » et nie que la guerre du côté russe soit une guerre impérialiste. Ces divergences en pleine guerre deviennent inconciliables.

La Gauche Communiste Internationale n'a plus ni unité organisationnelle ni unité politique. Dans ces conditions, le refus obstiné de discuter avec des groupes comme R.K.D. et C.R. n'est pas seulement une attitude prétentieuse, sectaire et injustifiée, mais encore cache un fond politique, parce que ces groupes se prononcent carrément contre le mythe de « l'État ouvrier » en Russie et dénoncent l'impérialisme russe.

Le comité de la Fraction italienne se divise. A deux voix (celle de Tullio et un autre) contre la mienne, ils refusent tout contact avec le RKD et C.R. Par contre, la majorité de la Fraction Française vote pour des contacts et publie un tract en commun avec eux le 1er mai contre la guerre impérialiste.

Les camarades de Marseille et du Var de la Fraction italienne se refusent dans ces conditions à reconnaître la validité des décisions du comité et reprennent leur liberté d'action. La Fraction Italienne est disloquée. Une conférence de la Fraction tenue en juin 1945 ne réunit que les 4 camarades de Paris. Les autres refusant de venir et déclarant qu'ils rentrent en Italie. Cette conférence réunit effectivement la minorité de l'organisation, mais qui s'octroie le droit de prendre des décisions extrêmement graves, entre autre, la rupture avec la Fraction Française. Présent à la conférence, et devant la gravité de telles décisions, je dépose une déclaration ne reconnaissant pas le droit à celle-ci de rompre les liens organisationnels avec la Fraction Française et me retire de la conférence. La Fraction Italienne n'est plus, les camarades ayant décidés le retour de tous en Italie. Restant ici, je rejoins la Fraction Française.

(ajout de Clara)

Paris le 5.2.46

Cher Jean,

Je me décide à t'envoyer cette lettre, car s'il fallait attendre que Marc la finisse, cela serait encore long. Il a dû te dire que son travail l'appelle très souvent dans le midi de la France, où il va presque tous les 10 ou 12 jours.

Il a reçu il y a une dizaine de jours le costume envoyé par Madeleine et je viens de recevoir le pardessus et les chaussures. Il sera très content à son retour car ces effets lui étaient vraiment nécessaires. Il a reçu aussi une lettre de Galy, il y répondra j'espère ? dès son retour.

Bien amicalement,

Clara.

1946-11-20 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Paris le 20/11/1946

Mes très chers,

Votre silence m'étonne et me chagrine. Mais peut-être que les lettres expédiées à l'adresse du Texas ne vous parviennent pas. Pour cette raison j'envoie ce mot à l'adresse de New York.

J'ai lu dans « *Politics* » ta réponse à Jean Demazières. Elle est faible mais je crois qu'il t'a été difficile d'en faire une autre, du fait qu'il t'a manqué certains renseignements sur le fond de l'affaire et aussi sur la raison qui dicte la réponse de Demazières.

Je t'ai envoyé à ce sujet une lettre dans laquelle j'ai joint une réponse de mon ami Porte, un inculpé et un co-prisonnier de Blasco. Sa réponse vaut la peine d'être publiée, car elle met en lumière la raison de l'attitude de D. Cette raison qui est politique est double. D'un côté il s'agit d'éviter que les ouvriers puissent se rendre compte que le stalinisme n'est pas un parti ouvrier qui fait des fautes comme le disent les trotskistes, mais bien un parti qui ne le cède en rien au fascisme.

D'autre part, le trotskisme a besoin de monter en épingle sa lutte anti-fasciste, sa participation au maquis, et ses victimes pour la libération de la France de l'occupation allemande. Pour cela on exploite honteusement les cadavres et sans aucun scrupule on fait passer les victimes de la GPU pour ceux de la Gestapo.

Il y a aussi une chose qui me chiffonne. Depuis 18 mois, nous faisons régulièrement le service de nos publications « *Étincelle* » et « *Internationalisme* ». Les recevez-vous ? Qu'en pensez-vous ? Vous auriez dû nous dire quelque chose, votre silence n'est pas chic.

A part cela, que devenez-vous ? Où êtes-vous exactement ? Votre vie et votre travail ? Où en es-tu Jean de ton livre qui devait paraître ? J'aimerais bien savoir ce que tu penses de toute cette nouvelle école littéraire, philosophique qui se nomme existentialisme et qui se groupe autour de Jean-Paul Sartre.

Chez nous, rien de bien nouveau à part que Rose s'est mariée et attend un bébé. Alors du coup, vous me devez du respect : un grand-père !

Dès que j'aurai un mot de vous, je vous répondrai, foi de Marc.

Clara se joint à moi pour vous envoyer nos salutations les plus cordiales.

Fraternellement à vous. Marc.

PS : « *Politics* » m'a mis en rapport avec un jeune écrivain qui m'a parlé en termes élogieux de ton livre « *Les Javanais* ». Si cela peut t'intéresser, je t'envoie son adresse :

John Bardin, 87 Barrow Street, New York 14.

1946-12-07 : Jean Malaquais à Marc Chirik

Wingdale, New York, Décembre 7, 1946

Mon cher Marc,

Correspondre avec toi est une de ces tâches difficiles qu'il n'est pas donné à un homme seul d'accomplir : comme pour faire un enfant, il faut, dans l'échange de lettres, être au moins deux, quoique non pas nécessairement de sexe opposé. S'il faut que j'écrivaille — et que tes réponses ne viennent jamais, je m'avoue vaincu d'avance... Il semblerait pourtant que nous avons bien des choses à nous dire mutuellement ; et quand même celles que j'aurais à partager avec toi ne t'intéresseraient pas outre mesure, celles que je pourrais éventuellement apprendre de toi et par toi devraient te rendre plus charitable quant à une certaine régularité épistolaire. Ceci dit et ma poche à bile vidée : comment vas-tu, vieux frère ? Il y a belle lurette que nous ne nous sommes vus, quatre ans passés en septembre dernier... J'avais vaguement espéré pouvoir rentrer cette année-ci en France, mais les choses se sont mal goupillées, et, du reste, considéré toujours et encore comme métèque, il me faut des visas et tout le tremblement pour regagner la douce France.

Je pense cependant que, bon gré mal gré, je réussirai à forcer la porte l'année prochaine. J'en suis aux derniers chapitres de mon roman, un bouquin en deux volumes plutôt enflés — 800 pages bien tassées. Toute notre expérience de Marseille, un peu de l'expérience de l'Europe aux environs de 1942 s'y trouve symbolisée. J'espère avoir fait un travail disons valable... Nous avons dû quitter New York, faute d'appartement. La crise du logement est terrible. Nous habitons à quelque 130 kms de N.Y. dans une petite maison qui appartient à James T. Farrell, écrivain américain anti-stalinien bien connu. Galy peint. Elle a fait du bon boulot ces dernières années. Notre santé, en général, va bien.

Je ne reçois plus tes bulletins. Couthier m'écrivait dans le temps, mais depuis des mois pas de nouvelles. Je reçois parfois des journaux (*Battaglia* et *Prometeo*) d'Italie. Je leur ai écrit de t'en faire le service à l'adresse de Clara (à son nom). Je voudrais savoir ce que tu deviens, toi, Clara, Suzanne, Mousso, ta fille, ta ci-devant femme... Je voudrais que tu me dises où tu en es politiquement, moralement, matériellement. T'ai-je dit que mon cousin S. (tu te souviens de lui, il était à Lyon de notre temps, ta fille l'appelait Cololeq), t'ai-je dit qu'il se trouve en Palestine ? Il m'a retrouvé par la Croix Rouge. Il y est tout à fait par hasard. Il travaillait en Turquie pour une maison suisse quand la guerre est venue. Mobilisé dans l'armée polonaise, détaché comme spécialiste (il est ingénieur) auprès de l'armée américaine en Egypte, Erythrée, etc., il a été renvoyé en Palestine après la « victoire », et il y moisit... victorieusement. Je lui ai trouvé du travail dans les pétroles du Vénézuéla, mais il a du mal à quitter la terre promise. Il se pourrait cependant qu'il finisse par y aller, en passant par ici. La revue « *Politics* » est

devenue vaguement pacifiste, genre lait mouillé d'eau. Les grèves incessantes aux E.U. sont en train de créer une double situation : d'une part la bourgeoisie locale s'apprête à serrer la vis aux syndicats ; d'autre part, toute politique réactionnaire précipite la radicalisation de la classe ouvrière américaine, laquelle s'achemine de plus en plus vers la formation d'un « troisième parti » (puisqu'il n'y a, traditionnellement, que deux partis aux E.U. : le républicain et le démocrate), d'un parti ouvrier réformiste de masse. Je pense que ce stade arrive un peu tard dans l'histoire du mouvement ouvrier américain, un des plus sanglants, sinon le plus sanglant, dans le monde. Mais ce stade semble inévitable actuellement et, somme toute, précipitera la formation d'une conscience de classe dans le prolétariat d'ici. La IVE est une cour de miracles ; une espèce de filiale « gauche-gauche » du P.C. : l'on n'attaque jamais, mais jamais, la politique stalinienne en Europe occupée. Dans leur dernier congrès, tenu à Chicago le 15 novembre, ils ont définitivement exclu une nouvelle minorité, dont la position anti-défense de l'URSS devenait incompatible avec la politique de la majorité pro-défense. (La veuve de L.D. (Trotsky), décidément anti-défense, finirait peut-être elle aussi par se voir exclue de la IVE !...). La minorité a rejoint le Workers Party de Schachtman, au sein duquel la démocratie est plus effective, et dont les positions politiques sont moins opportunistes. Une fraction à l'intérieur du W.P. est sur la position : URSS État capitaliste. Le chef de cette fraction est un noir, nommé James, tout à fait remarquable. A propos de « *Politics* », Macdonald m'a dit en passant qu'il a reçu un mot de toi à propos de Demazières. Tu as sans doute vu la réponse que j'ai adressée à celui-ci à propos de Blasco. Je dois te dire que sa « mise au point » a été assez mal accueillie par les gens d'ici.

(...) Décris-moi la situation en France. Nous sommes terriblement sevrés de nouvelles intelligentes. Quelles sont les perspectives, selon toi, actuellement ? N'oublie pas de m'envoyer toute la presse que tu peux. Et dis-moi en quoi je puis t'être utile. Est-ce que tu reçois des paquets par « *Politics* » ? As-tu reçu ceux que je t'avais envoyés ? Que devient Clara ? Et Suzanne ? As-tu des nouvelles de Tulio ? Est-ce que quelque chose a transpiré quant au destin de Mitchell ? Juste aujourd'hui, en rangeant la maison, Galy est tombée sur un croquis qu'elle avait fait de Michel quand il est venu nous voir à Banon, dans les Basses Alpes. Ca nous a serré le coeur, car nous l'aimions beaucoup.

Notre adresse est : J.M.... c/o J. T. Farrell, Wingdale, New York, U.S.A. Tâche de répondre par courrier tournant, çà évite des remords tardifs et irréparables.

Je suis ton vieux.

1948-03-18 : Jean Malaquais à Marc Chirik

New York, 18 mars 1948

Mon cher Marc,

Voici enfin les premiers instants libres — relativement libres — depuis notre débarquement. Dans ce pays où les heures se mesurent au prix de l'or, rien ne semble filer plus facilement entre les doigts que le temps. Il faut d'ailleurs une véritable acclimatation pour se faire au milieu américain. C'est mon troisième séjour ici, et pourtant j'ai l'impression qu'il m'est plus difficile de m'y adapter qu'à ma première arrivée. Mais à vrai dire tout un changement s'est produit sur cette terre durant les huit ou neuf mois de notre absence : plus qu'en France, plus que partout en Europe, à l'exception peut-être de la Russie, la psychose de guerre carie l'individu et le ravale à un paquet de chair et d'instincts qui réagit au réflexe conditionné. Comme le chien de Pavlov qu'un son de cloche mettait en appétit, ce qui fait saliver les glandes des ci-devant « révolutionnaires » est le mot stalinisme.

Je n'ai pas encore eu le temps de me mettre en rapport avec Zadra, dont l'adresse figurait au bas du bulletin américain des bordiguistes. Politiquement, je suis plus qu'isolé : les contacts que j'ai pu reprendre me le prouvent sans équivoque possible. Une longue discussion avec Johnson et Rae Adams n'a rien donné. Pour eux, comme pour les trotskystes français, la révolution triomphe au bout de l'impasse aussi inévitablement que deux et deux font quatre. Dans un article intitulé : « Dialectique matérialiste et le destin de l'humanité », article que Rae appelle « historique », J.R. Johnson écrit froidement : « la philosophie de l'histoire, qui est le Bolchevisme, est basée sur la destruction de la barbarie par le triomphe inévitable de la révolution socialiste. Et il y a des révolutionnaires qui nient cela. Pour eux, il n'est pas scientifique de croire à l'inévitabilité... Pour eux, l'attitude scientifique correcte consiste à réserver son jugement... (Cette façon de voir)... est de nier la philosophie de l'histoire, c'est à dire de nier une méthode de pensée, et le seul nom qui convient (à leur attitude) est celui de l'irrationalisme et du mysticisme ». On n'est pas plus brouillon. Plus loin il écrit : « qu'aussi bien Marx que Hegel, chacun à sa façon, croyaient que l'homme est destiné au bonheur et à la liberté », et qu'ils vinrent à cette conclusion « en examinant l'histoire de l'homme en tant que totalité ». D'où il découle que l'inévitabilité du socialisme tient à la tendance naturelle de l'homme au bonheur. On n'est pas plus Rousseau ou Jeremy Bentham. Reste à envisager la technique qui combine inévitabilité et destin : ça sera la lutte quotidienne, les revendications économiques, la participation aux élections, etc. Même sur le problème de l'URSS, alors que sa fraction au sein du parti de Cannon est sur la position du capitalisme d'État, l'accord entre lui et nous n'est qu'apparent. Alors qu'il est le prophète de l'action, alors qu'il voit de grands événements révolutionnaires dans un avenir presque immédiat (la sauvagerie de la réaction capitaliste est, dit-il, fonction de la poussée révolutionnaire des masses),

les Schachtmanistes semblent plus réservés quant aux perspectives « socialistes » ; ce qui ne les empêche pas de se préparer activement en vue des prochaines élections. Je n'ai pas vu Schachtman, il est parti pour l'Europe deux ou trois jours après notre arrivée ici, et sans doute se trouve-t-il actuellement en France.

Van, dont le revirement m'a semblé incroyable, a mis bas un article dont voici copie. Il vous sera facile d'en juger. J'ai rarement lu quelque chose d'aussi misérable du point de vue de la pensée et de l'écriture. Et cela s'appelle *Bilan d'un Siècle* ! L'ex-publication trotskyste, *Partisan Review*, s'est empressée de faire paraître ce texte : tout ce qui est anti-marxiste y est accueilli avec impatience.

A. Koestler, qui vient aux E.U. pour y faire un tour de conférences, se verra reçu par *Partisan Review* — whisky en main. Rien d'étonnant donc que l'article sur les grèves en France ait été refusé... sous prétexte d'inactualité. Le papier de Van m'a donné un si âpre goût à la bouche, que je n'ai pas encore pu me décider à revoir l'auteur pour en discuter.

Le virus de l'antistalinisme contamine les têtes les plus solides : l'antistalinisme devient une profession, une carrière, un gagne-pain honorable. Un homme comme James T. Farrell m'a dit glorieusement il y a quelques jours qu'il avait présenté une pétition devant l'O.N.U. condamnant le travail forcé en URSS ; et qu'il y a quelque temps il a déposé une plainte (sic!) entre les mains du procureur contre le P.C. américain... pour trahison. On n'est pas plus politiquement actif... Burnham fait des prosélytes, cela se voit à l'oeil nu. Un type qui était chez lui, un nommé Selsky, ci-devant membre du C.C. du P.C. polonais, barbichu et binoclard, affirmait qu'il soutiendrait avec enthousiasme la guerre anti-soviétique. Pour Farrell, le stalinisme est l'ennemi, le seul ennemi vraiment dangereux, et tous les moyens sont bons pour... etc. Qu'il joue directement dans les mains de l'impérialisme américain, ne le trouble guère. Lui, Van, tant d'autres, en appellent aux « faits » pour justifier leur « politique ». Les faits, l'obsession de ce que j'appelle la « factologie », afflige leurs cervelles d'un rationalisme rassis, d'où ils concluent que les choses sont blanches ou noires, bonnes ou mauvaises. Ils en ont assez de « généraliser », disent-ils. « Voyons comment parlent les faits » disent-ils. Que l'essence des faits n'est pas dans leur manifestation visible, qu'ils ne sont appréhensibles que dans leurs rapports réciproques, ne les trouble pas davantage. La plupart pêchent par un manque frappant de culture historique et se montrent incapables de raisonner dialectiquement. Ces marxistes, comme parfois ils s'appellent eux-mêmes, sont tout au plus des adeptes d'un positivisme encroûté. Felix Morrow, exclu du parti de Cannon l'année dernière pour divergences sur la question russe et la politique « domestique », me met au défi de lui définir la signification de la dialectique. Il se déclare, quant à lui, démocrate socialiste, ce qui n'est pas — souligne-t-il — la même chose que social-démocrate. Il ne « croit » pas à la guerre, mais à un ajustement de l'économie capitaliste — sans que l'on puisse savoir quel ajustement et à quoi il s'ajustera. Van, de même, d'ailleurs. Macdonald, lui, ne « croit » à rien, tout en avouant avec bonne grâce qu'il y perd son latin.

Quel que soit le courage des uns, l'*escapisme* conscient ou non des autres, j'ai l'impression qu'il n'y a plus rien à espérer d'aucun de ces « hommes de gauche ». Plus que l'homme de la rue, plus que ceux qui n'ont pas de passé politique, ils me paraissent définitivement liquéfiés intellectuellement. Malgré eux, ils ont abdiqué toute pensée révolutionnaire authentique, tout effort d'analyse cohérente des phénomènes historiques. Je doute même qu'ils en aient été jamais capables. Il me semble qu'ils étaient aussi mécaniquement « marxistes » hier, qu'ils se proclament « démocrates » aujourd'hui. Leur incapacité d'entreprendre un essai d'investigation dialectique correspond d'ailleurs à l'incapacité de la bourgeoisie d'approfondir la nature de sa propre crise sociale. Mais, en ce qui concerne nos « hommes de gauche », la prime au marasme intellectuel n'explique pas tout : s'il est vrai que la bourgeoisie rend désormais impossible l'exercice d'une pensée constructive du fait que la pensée tout court, en ce qu'elle implique de destructif, en ce qu'elle questionne les valeurs et les tabous sociaux, représente un danger à proprement parler nihiliste ; si cela est vrai, il me semble néanmoins que nos amants de la liberté et de la démocratie occidentales n'ont rendu si facilement leurs armes « révolutionnaires » que parce qu'ils ne les eurent jamais bien en mains. Car, exception faite de quelques lâches, il ne s'agit pas même d'opportunisme. Je veux bien que le pessimisme de la bourgeoisie gauchisse leur jugement, au point qu'ils identifient la décadence de l'homme avec la crise historique de celle-ci ; mais, aussi, ce qui leur servait de jugement ne demandait qu'à être gauchi. Au fond, ils n'ont jamais quitté que d'un pied l'idéologie bourgeoise.

Le monde, ici, dès qu'on soulève un coin du rideau (le rideau d'ici est de soie), ressemble aux contes les plus fantastiques de Poe. Il y a de la folie dans la matière de l'air, quelque chose qui réclame la camisole de force plutôt que le psychiatre. Deux petits cas peuvent illustrer cette atmosphère de château hanté. A Long Island, banlieue de New York, il y a un laboratoire « atomique ». On vient d'y développer je ne sais quels isotopes radioactifs, pratiquement immortels. Leur fréquence d'émission est telle (à moins que ce ne soit la puissance), que les savants ne surent d'abord pas quoi en faire. Finalement, et faute de mieux, on fit mettre ces monstres radioactifs dans des tonnes de ciment armé ou de plomb aux parois de deux mètres d'épaisseur, et on les enterra à 160 mètres de profondeur. Mais à peine a-t-on pris le temps de s'essuyer le front après cette belle besogne, quand on s'avise que si une bombe tombait en cet endroit, ou bien si dans quelque siècle à venir quelque peuplade primitive, héritière de notre civilisation détruite, déterrait lesdites tonnes, la population entière des deux Amériques serait exterminée avant qu'elle ait eu le temps de se confesser. Aussi, à force de cogitation, a-t-on trouvé un remède qui parera au mal : on pense sortir les bonbonnières de leur cachette pour les envoyer... dans la Lune ! La deuxième historiette est encore plus cauchemardesque, si possible. Dans la revue *Life* d'il y a 3 ou 4 semaines, on a pu voir une série de photographies dûment munies de légendes : durant la guerre, un service spécialisé a dépensé deux millions de dollars pour étudier des bombes incendiaires de la grosseur d'une noix, pesant 25 à 30 grammes, destinées pour les villes japonaises. Il s'agissait de les attacher aux pattes des chauve-souris. Les bêtes, maintenues dans un état de sommeil comateux grâce à une basse température scientifiquement calculée, devaient être lâchées par dizaines de milliers à partir des avions survolant

les villes destinées au feu. Le lâcher devait se faire de jour. Réchauffées par l'air, les chauve-souris iraient se réfugier sous les toits comme il est naturel aux chauve-souris, et les bombes attachées à leurs pattes feraient ce qui est naturel aux bombes. Au cours des expériences, il y eût plusieurs incendies, les savants n'ayant pas réussi à éduquer leurs bêtes au point de leur faire reconnaître la différence entre une ville japonaise et une ville strictement américaine. Mais le projet ne fût abandonné que parce que la bombe atomique fût mise au point entre temps. La touche de folie est d'autant plus remarquable que celui qui conçût cette idée géniale est un docteur en médecine, c'est à dire un monsieur qui s'intéresse à la santé de ses prochains.

L'« *Internationalisme* » de février vient d'arriver. Merci. Mais, encore une fois, ne roulez pas, pliez en deux. Le bulletin devient illisible, autrement, il vous saute des mains comme un ressort bandé à casser. (...)

Amitiés à tous les copains, votre Jean.

1948-04-08 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Paris le 8 avril 1948,

Mes chers Jean et Gally,

J'ai remis ma réponse depuis 8 jours espérant pouvoir vous annoncer la naissance de l'héritier. Mais malgré les prophéties du médecin il ne se presse pas de venir dans ce monde. Alors, tant pis, il me coûtera la somme supplémentaire d'une lettre spéciale.

En attendant cette nouvelle, j'en ai une autre plus triste à vous faire parvenir. C'est la mort de mon frère en Palestine, tué ou plutôt assassiné en compagnie de 4 autres camarades au retour du travail près de Haïffa. Il laisse une femme et deux petits enfants. Mais le plus terrible, c'est qu'il laisse aussi mes vieux parents (76 et 72 ans) malades, dont il était le soutien moral et aussi le soutien matériel. Cette nouvelle m'a profondément bouleversé surtout que je suis dans l'absolue impuissance de leur venir tant soit peu en aide.

Passons à autre chose. Reçu en temps les cartes d'alimentation que Gally a envoyées. Le jour même Clara s'est présentée pour retirer les feuilles. Mais dans l'impossibilité de fournir nos pièces d'identité, on lui a retiré les cartes en prenant son nom et adresse. J'espère qu'il n'y aura pas de suite à l'affaire. Et voilà une chose réglée.

Ta lettre Jean, nous a vivement intéressé. Elle a même été l'objet d'une vive discussion entre nous, car, naturellement, selon notre habitude, j'en ai fait la lecture à la première réunion. Si la majorité a approuvé le contenu et même le ton de la lettre, elle a provoqué une vive réaction chez Pierre, comme il fallait s'y attendre. Le passage touchant Van l'a visiblement choqué, et il a déclaré ne pas partager tes appréciations à son sujet. Mais tu as bien fait de nous envoyer en même temps l'article de Van, qui en dit long sur la direction de son évolution et sur son « scepticisme ». Ce qui nous a particulièrement frappé dans ta lettre, c'est le tableau que tu brosses de la progression de l'esprit d'acceptation de la guerre et l'évolution des esprits de « gauche » dans ce sens, pour qui l'antistalinisme vient se substituer à l'antifascisme de 39. Cette caractéristique psychologique indique au présent mieux le degré de préparation de la guerre.

J'étais d'avis de publier ta lettre (à part les parties personnelles ou mettant en cause trop directement les individualités) en tant que correspondance dans la revue. Mais Pierre pour des raisons citées plus haut, et Mouso et d'autres camarades, pour des raisons différentes, ont décidé à la majorité de ne pas la publier. Mais tous étaient d'accord sur l'esprit et l'analyse faite dans ta lettre, et c'est justement pour cette raison qu'ils ont décidé de te demander de nous faire parvenir au plus vite une étude écrite spécialement pour être publiée et traitant de l'évolution de l'état d'esprit de guerre aux États Unis, et plus particulièrement la

position prise par divers groupements et individualités dites de « gauche ».

Alors mon vieux Jean, à toi de t'exécuter et vite. En plus, les camarades demandent une collaboration plus étroite entre toi et nous, collaboration politique, par critique écrite, sur les articles et les positions exprimées dans la Revue. Collaboration par ton activité sur place en tant que membre et représentant du groupe. Collaboration par envoi de lettres de discussion, d'articles et correspondances pour la Revue et par l'aide financière.

Je ne te parle pas trop de notre activité. La Revue reflète la discussion intérieure. Nous avons longuement discuté de l'évolution de la situation internationale et sommes arrivés à la conclusion d'une accélération du cours vers le déclenchement de la guerre. Nous avons également examiné le rapport entre cette situation et notre groupe et avons décidé de prendre des mesures :

- 1) de mettre à l'abri les documents essentiels du groupe ;
- 2) d'établir le centre de liaison en cas d'une évolution brusque des événements et,
- 3) de sauvegarder au maximum la vie physique des militants.

Pour le 1er point, nous avons estimé que tu présentes pour le moment la possibilité la plus sûre pour garder les archives. Aussi, peux-tu nous répondre par courrier si nous pouvons te faire parvenir par paquets nos archives pour que tu les mettes en sécurité ?

Nous comptons également faire un dépôt en Australie, et au sud d'Italie. Mais encore une fois, il nous semble que toi tu offres le plus de sécurité et d'assurance.

Pour le 2e point également tu es à même de jouer en cas de précipitation des événements, le centre de liaison. Aussi après ton avis favorable, nous remettrons ton adresse à chacun des camarades. D'autres adresses en Afrique du Nord, Italie du Sud, sont envisagées pour ce besoin.

Pour le 3e point, nous avons décidé que dès à présent chaque camarade retire son passeport, prépare tout papier nécessaire pour prendre visa et ce afin d'être armé au maximum pour mettre les voiles en cas d'alerte.

Direction générale : Amérique, États-Unis. Étapes intermédiaires : Italie du Sud, Espagne, Afrique du Nord.

L'évolution des esprits a ici également fait de colossaux progrès vers la guerre.

Un nouveau Rassemblement avec Sartre, Rousset, Rous et trotskystes de droite, s'est formé : le R.D.R.

Ce rassemblement qui est en quelque sorte la gauche de la Troisième Force, en attendant d'être la colonne gauche de la lutte armée pour la sauvegarde de la démocratie contre la menace du Totalitarisme, a provoqué la panique chez les

trotskyistes. Les dirigeants de « droite » Demazières, Craipeau, Parisot et toute la suite ayant adhéré au R.D.R., se sont fait exclure par le P.C.D. D'autre part les gauchistes, les non-défenseurs de l'URSS sont également en révolte. Nous avons eu une réunion avec ces deux tendances y compris Munis qui se trouve présentement à Paris, et le groupe de Davoust-Suzanne pour organiser une série de réunions de discussions entre nos groupes. D'autre part, notre propre cercle d'Étude qui se réunit chaque mois marche assez bien. Pierre a fait deux conférences, Mousso une, d'autres sont en vue.

Pierre participe très activement à la vie du groupe, non seulement aux réunions extérieures mais aussi à ce que peut être notre activité à l'extérieur. Discussion avec d'autres groupes, diffusion de la revue, etc. Il est en train d'écrire une brochure sur 100 ans du *Manifeste Communiste* qui est en discussion actuellement dans le groupe. Dès que j'aurai une copie, je te l'enverrai.

Parmi les archives à garder, considère également la collection de *BILAN* que je t'ai remis. Veux-tu me dire exactement les numéros qui te manquent pour la compléter. Mais d'autre part, veux-tu me retourner le n°37 dont j'ai besoin pour étude.

Nos rapports avec la Hollande-Belgique et Italie sont toujours les mêmes. Mais partout on enregistre une angoisse grandissante avec la perspective s'affirmant de la guerre.

Je ne te pose pas de questions, pour ne pas allonger trop la lettre, mais il va de soi que tout ce qui vous concerne personnellement nous intéresse. Aussi attendons-nous des nouvelles détaillées sur votre vie, arrangements, publications en vue, le petit Jean. Ou en un mot tout.

J'ai fait pas mal d'anglais avec Stanley, mais depuis un mois, ça s'est ralenti. D'abord j'ai été malade à deux reprises, ensuite des amis à eux sont arrivés. Mes démarches au Consulat Américain ont été également négligées, mais je vais m'en occuper sérieusement cette semaine.

A vous lire rapidement et longuement, Amitiés au petit Jean. Salutations de tous les camarades.

Fraternellement à vous. Votre Marc.

1948-05-09 : Jean Malaquais à Marc Chirik

Brooklyn, le 9 mai 1948

Mon cher Marc,

Ta lettre est arrivée et je dois m'excuser pour le retard de la mienne. J'espère pourtant qu'il n'y aura plus de retards à l'avenir, parce qu'il faudra bien que notre existence ici finisse par se stabiliser d'une façon ou d'une autre, et que j'aie enfin un bout de table à moi où je pourrai rester tranquillement avec un livre sous mon nez. En premier lieu les questions pratiques. D'accord pour les archives. Je me suis procuré une adresse postale, et c'est là qu'il faudra envoyer les documents : John Mc Coy c/o University Place Book Shop, 69 University Place, New York 3, N.Y., USA.

Vos envois me seront remis à mesure qu'ils arriveront. Parfaitement d'accord pour le Centre de liaison. Pour des raisons de sécurité, il serait peut-être préférable que mon adresse soit communiquée aux correspondants comme ci-dessus spécifié. John McCoy sera, à partir d'à présent, mon nom de guerre dans ce pays-ci. La librairie en question appartient à des camarades anciens trotskystes, et l'adresse est de toute confiance. En ce qui concerne la sauvegarde physique des copains, je ferai tout ce qui est possible de faire, quoique cela soit avant tout aux intéressés eux-mêmes de veiller au grain. A ce propos où en es-tu de tes démarches ? J'ai rencontré, il y a deux semaines, Victor Raul Haya de la Torre, le chef du parti Apriste au Pérou, très probablement futur président de ce pays. Notre conversation ne représente pas grand intérêt : Haya de la Torre est en définitive un vague libéral dont le grand'oeuvre révolutionnaire consiste à vouloir coordonner les économies sud et nord-américaines. Mais j'avais profité de l'occasion pour lui demander de te faciliter l'obtention d'un visa péruvien. Il n'y eût pas de refus ; j'ignore cependant jusqu'à quel point il tiendra sa promesse. Au cas où il ferait quelque chose (cela pourrait aussi bien être un visa vénézuélien ou chilien, m'a-t-il dit), j'espère pouvoir obtenir le paiement de ton passage par une organisation de DP. Dans quelques semaines je lui écrirai, pour lui rappeler sa promesse.

En ce qui concerne Pierre B., je pense que j'obtiendrai un affidavit pour lui. Je lui écris directement, d'ailleurs. Pour les copains Français, les perspectives d'émigration ne sont pas décourageantes. Le Mexique, le Venezuela, sans doute d'autres pays sud-américains, offrent des visa d'entrée aux Français d'origine. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas l'impression que la situation soit sur le point de devenir intenable en France. Dans un certain sens l'hystérie aux E.U. crée un climat social qui pourrait très rapidement devenir dangereux pour les militants révolutionnaires (encore que, à tout prendre, une prison américaine pourrait bien se révéler un asile moins incertain que les églises au Moyen-Age). Pour la collection de *BILAN*, je te dirai dans ma prochaine lettre quels sont les numéros qui manquent (Ai-je bien compris ? me demandes-tu le n°37, et faut-il te l'envoyer ?)

J'ai vu Van, et nous avons clarifié nos idées. Cela a été une espèce de purge, au sens de nettoyage. J'en suis sorti profondément démoralisé. En bref : Van est « contre la guerre », mais si la guerre éclate il défendra « le moindre mal », c'est à dire les démocraties occidentales contre le totalitarisme russe.

Agitant sa conception de l'hypothèse fondamentale de Marx, selon quoi Marx aurait développé l'essentiel de sa philosophie à partir de l'axiome : la capacité historique du prolétariat de s'organiser en parti politique capable de prendre le pouvoir, Van constate l'invalidation de cette « hypothèse fondamentale », et, par voie de conséquence, se déclare n'être plus marxiste. Il en fait une issue strictement politique, comme il dit : mais en même temps la faillite politique du prolétariat ouvre le procès du marxisme dans son ensemble. Le jour même de notre rencontre une lettre de James T. Farrell a paru dans le *New York Times* où, après avoir plaidé contre le travail forcé en Russie, il déclare qu'en tant que socialiste il se doit de dire la vérité, et que la vérité vraie c'est que l'Amérique est un pays libre. Comme je citais cette lettre à Van pour montrer jusqu'où un certain antistalinisme peut mener, ajoutant qu'il faudrait peut-être demander à un noir de Géorgie ou d'Alabama ce qu'il pense de la liberté américaine, je me suis attiré cette réponse : « oui, on connaît cela ! L'argument nègre joue directement dans les mains des staliniens ! Wallace lui aussi agite le problème nègre ! » S'il n'a pas soutenu les démocraties dans la dernière guerre, c'est qu'il crût — comme tout le monde — à un irrésistible mouvement révolutionnaire ; dès à présent il n'y croit plus. Et puisque moi non plus je ne pense pas que la classe ouvrière soit absolument, et par la grâce de Dieu, capable de faire demain sa révolution socialiste, il est de ma part (dit-il) malhonnête de me réclamer du marxisme. Et, s'échauffant, il m'ouvrit son âme en disant — presque haineux : « Mais pourquoi êtes-vous venu ici ? Allez-donc vivre en Russie ! ». On n'est pas plus explicite... Je regrette pour Pierre qui, comme moi hier encore, nourrissait des illusions quant à Van. Tout cela est si parfaitement écoeurant, qu'il me semble parfois que je rêve ; et je me propose pour la tranquillité de ma propre conscience, de lui demander une nouvelle entrevue un de ces jours, quand j'aurai du courage. Parmi tous ceux que j'ai vus, Macdonald semble être le dernier de tous qui, pour le moment, ne marche pas dans la guerre ; mais, lui, c'est parce qu'il est pacifiste. Avant-hier, j'ai assisté à une controverse publique entre lui et une propagandiste de Wallace, visiblement une agent(e) stalinien(ne). Cela se passait à l'Université de New York. Macdonald s'efforce depuis quelque temps déjà de démontrer que Wallace est manoeuvré par les staliniens, ce qui est indubitable ; qu'il est un égotiste mystique ; qu'il falsifie des textes ; etc. Mais tout en reconnaissant les buts impérialistes du plan Marshall, il le défend contre Wallace, parce que ce plan tout de même apportera du blé et des machines aux peuples d'Europe... Wallace oppose au plan Marshall un projet de 50 milliards de dollars, dont 25 fournis par les E.U., somme à mettre à la disposition de l'O.N.U. pour l'aide à l'Europe sans discrimination des régimes politiques des pays secourus. L'argument de Macdonald est que sur ce plan Wallace n'est pas réaliste, parce que le Congrès américain n'y consentirait pas (sur quoi il lui a été répondu assez judicieusement que Wallace président signifierait un Congrès wallacien), tandis que le plan Marshall est réaliste — puisque le voici d'ores et déjà au travail. Voici, en bref, le niveau de nos théoriciens. Jimmy Johnson, que j'ai revu, reste sur ses positions de révolution au tournant de la rue. Je le cite : « *En 1936, dans l'espace de quelques mois, quatre millions d'ouvriers ont rejoint les syndicats en France sur le terrain de la*

lutte de classes... En l'espace de dix ans le C.I.O. américain est devenu la plus puissante force sociale de la nation, réussite rarement atteinte dans l'histoire du prolétariat... Les mouvements de résistance n'étaient rien de moins qu'un degré supérieur de l'auto-mobilisation des masses prolétariennes en tant que leaders de la nation que la bourgeoisie avait déserté ! Aujourd'hui ce mouvement de masse continue en direction des partis communistes... c'est là le plus grand phénomène social de notre temps, la mobilisation prolétarienne correspondant à la dégénérescence de la société bourgeoise... Aujourd'hui l'auto-mobilisation des masses en Italie et en France sur une base nationale a atteint un tel degré que, sous l'impulsion d'une action sérieuse, elle est prête à déborder les frontières nationales... Aujourd'hui, le prolétariat, sur un plan plus élevé, a tiré ses ultimes conclusions. Sa révolte ne se tourne pas contre la politique et la distribution de la plus-value, mais contre le mode capitaliste de production lui-même.. (Souligné par J.) L'expérience dans les usines montre que c'est précisément aux solutions fondamentales que les ouvriers prêtent l'oreille... Là se trouve la base sociale de la croissance des partis staliniens. Les partis staliniens dans lesquels ce mouvement (de masse) se concrétise, ne sont pas des organisations politiques dans le vieux sens du terme. Derrière l'écran de fumée du parlementarisme démocratique en France et en Italie, ce sont des organisations sociales. Elles symbolisent la plus profonde révolte des masses que nous ayons jamais vu contre le capitalisme... C'est parce qu'ils (les PC) craignent le formidable saut dans l'inconnu que représente la révolution prolétarienne, parce qu'ils s'y opposent, qu'ils s'attachent comme des sangsues au pouvoir tangible du Kremlin... » Suit une analyse des éléments petits-bourgeois au sein des PC, etc.. : « Une fois saisies les contradictions entre le contenu prolétarien et bourgeois des partis staliniens, la politique à suivre en découle. S'il a été nécessaire de propager le slogan : social-démocratie au pouvoir, il est d'autant plus nécessaire et même urgent de propager le slogan : parti communiste au pouvoir... Slogans comme Libération Nationale, Assemblée Constituante, nationalisation de l'industrie (celui-ci répudié au IIIe congrès) acquièrent la même signification, ni plus ni moins, que le slogan d'un Labor Party aux E.U... ». Après une spacieuse analyse de la nature contradictoire et non-complémentaire des partis communistes de l'Est, et de l'Ouest européen, on en arrive à ce chef-d'oeuvre de dialectique « marxiste » : « La force motrice des partis communistes en Europe Occidentale est centrée sur l'attaque du capitalisme. La force motrice du parti communiste russe est centrée sur la défense du capitalisme dans sa forme présente de capitalisme d'État. Ils se situent donc exactement à l'opposé l'un de l'autre ». Tout cela — et bien des choses encore, se trouve dans une brochure publiée par la fraction Johnson, sous la signature de celui-ci, de Freddy Forest (Rae) et de Ria Stone, une Chinoise actuellement à Paris je crois.

Sous une lettre séparée, je vous envoie un papier sur le cas Malraux-Serge. J'espère pouvoir collaborer plus régulièrement au bulletin dans un très proche avenir. Je me débats dans des difficultés sans nombre, économiques surtout. Mon livre sort en anglais le 20 mai, mais j'ai déjà pris tellement d'avance sur mes droits d'auteur, qu'il ne me restera rien à toucher avant que dix mille exemplaires soient vendus, ce qui est plutôt improbable. (...)

Salutations à tous les copains. Fraternellement à toi. Jean.

1948-06-xx : Marc Chirik à Jean Malaquais

Paris Juin 1948

(lettre manuscrite en majeure partie illisible)

(...) Ton article a fait très bonne impression. Cela ne fait pas de mal de régler leurs comptes à tous ces saltimbanques de la politique. Tu avais promis d'autres articles et nous les attendons... les camarades attendent tes articles. A bon entendeur salut ! (...)

La vie politique ici ? Dislocation des trotskystes dont une bonne moitié est passée au R.D.R. de Sartre et Rousset. A propos je vais t'envoyer les derniers numéros de leur journal. Quelle bande de cafouilleux. Tu jugeras toi-même.

Congrès du parti en Italie qui revient vers des positions plus proches de nous, mais par ailleurs c'est une reproduction du mauvais bolchevisme avec discipline et étouffement de toute vie intérieure. Dans le prochain « *Internationalisme* », je fais un examen-critique de taille de ce congrès.

Nous avons essayé d'organiser des discussions de contacts avec la tendance Chaulieu, le groupe de la F.F.G.C., le R.K.D. Après 3 réunions c'est dans l'eau. C'est désespérant de ne pas trouver un groupe de militants arrimés à la volonté de confronter les positions loyalement. C'est ou bien du sectarisme ou le rassemblement sans principes, mais toujours la fuite devant la précision des positions politiques.

A part cela, notre groupe continue sa vie et je dirai qu'il la continue même très bien. Les discussions se poursuivent et les problèmes sont précisés. Je viens de terminer mon rapport sur le parti et il fait l'objet d'une discussion acharnée. De son côté, Pierre dont j'apprécie de plus en plus la personnalité et la profondeur de pensée, est en train d'écrire la brochure sur les 100 ans du *Manifeste Communiste*. Cette brochure que nous corrigeons et re-corrigeons sans cesse, s'annonce comme quelque chose sortant de l'ordinaire. Je vais dès que possible t'envoyer un exemplaire... Nous serons contents de recevoir en retour tes remarques et critiques.

10 août 1948 (suite de la lettre précédente non envoyée)

Je suis absolument condamnable, et ne peut rien requérir à ma décharge. Commencée à Paris il y a deux mois, elle est restée inachevée. Pourquoi ? J'aimerais mieux me faire reconciser que de répondre à cette question. Pourquoi ? Pourquoi ? Pour rien (long passage illisible...)

Je suis arrivé ici très fatigué et un peu démoralisé par le chômage. J'étais absolument incapable de me concentrer et de faire tout effort. Je me suis laissé complètement aller, sans penser, sans lire, sans écrire. Livré au soleil, trempé dans

la mer, on appelle çà, je crois, un état de dépression.

Voilà trois semaines que je suis là et cela m'a fait du bien. Dans 2-3 jours je repars vers Paris (...) Cela me sortira pour longtemps du pétrin, me donnera la possibilité d'entrer aux USA et attendre en se préparant l'orage qui tôt ou tard ne manquera pas d'éclater sur nos têtes. Vous avez vu, un nouveau gouvernement de Blum à Reynaud, l'homme de 39-40 revient. Attention à la casse !

Pas de nouvelles très réjouissantes dans ma vie individuelle. En quelques semaines j'apprends la mort de mon frère assassiné dans une embuscade en Palestine, et la mort de mère qui n'a pas pu supporter ce choc. Le père qui a 76 ans est seul, obligé d'intégrer un asile de vieillards (...)

Je compte donc sur votre générosité et grandeur d'âme pour ne pas me tenir trop rigueur de mon silence, et de m'écrire.

Votre Marc.

1948-08-32 : Jean Malaquais à Marc Chirik

Brooklyn, 32 août 1948

Mon bien cher Marc,

Ta lettre, dont la dernière partie est datée du 10 août vient seulement d'arriver, ce qui semble indiquer que tu ne l'as postée que vers le 25 du mois. Félicitations ! Mais comme tout de même une lettre de toi est une espèce d'évènement mémorable, tu m'y vois tout en liesse. A vrai dire, d'autre part, je ne m'explique pas pourquoi ta lettre, dans laquelle tu me disais tes propositions de parrainage pour le petit Marc, ne me soit pas parvenue. Tu penses bien que j'aurais accepté avec joie ; et s'il n'est pas trop tard à présent, m'y voici. (Tout ce qu'il te faudrait faire à cet effet, c'est de me dire très spécifiquement quels sont les attributs et les devoirs de ma charge). Et pour en finir avec la comptabilité des correspondances, nous avons reçu une lettre de Clara avec la photo de Marc Jr, lequel décidément salue du poing. (...)

J'attends avec grand intérêt le travail de Pierre. Je suis heureux qu'il ait su gagner ton estime. Philippe m'avait écrit à propos de la « crise des intellectuels » au sein du groupe, en relation avec Goupil, me demandant d'intervenir par une lettre personnelle auprès de Goupil. Demande à Philippe de te montrer ma réponse, dans laquelle j'avais refusé de m'en mêler faute de renseignements plus complets. Je lui avais également donné quelques mauvaises raisons pour l'absence de ma collaboration au bulletin.

Notre existence n'est pas encore organisée, pas comme il le faudrait du moins, depuis notre retour ici. Le côté matériel de l'existence présente des difficultés écrasantes. Je pâtis d'un manque total de contacts politiques, d'un manque doublement total de littérature politique, de journaux, de sources de renseignements, etc. Je me plains à Philippe que le Groupe me laisse isolé, ou dans l'isolement. Ajoute à cela que je me trouve en pleine crise de dépression quant à mon travail littéraire, cet état où l'on se dit « à quoi bon ? » — avec des envies de sauter par une fenêtre de gratte-ciel. Si j'avais assez de courage, ou moins de lâcheté, je laisserais tomber la littérature, reviendrais en Europe, et me plongerais à corps perdu dans le travail révolutionnaire. J'ai quarante ans, et je crois bien que c'est un cap difficile à doubler. Puissé-je ne pas me perdre dans l'impasse où me voici.

Sans nous en rendre très exactement compte, nous vieillissons, mon cher Marc. Ce sont ceux qui meurent autour de nous, qui nous l'apprennent. J'ai la hantise et l'horreur du temps qui passe. N'était-ce pas hier que je suis venu à Gap venant du Maroc ? Et qu'avons-nous accompli au cours de cette nuit qui nous en sépare ? C'était hier et c'était il y a vingt ans. Ah oui, j'y suis ! Rose n'était pas née, ni le petit Jean non plus, et Philippe avait vingt mois d'âge, et nous marchions sous le

Mur des Fédérés criant : « Les Soviets partout ! ». Il y avait un temps, avant que je t'ai connu, où je projetais d'aller en Russie, pour « étudier ». Quand j'y pense, j'ai envie de me donner du bâton sur le postérieur.

(...) Tiens-moi au courant de l'activité et de la vie du Groupe. Si tu peux, envoie-moi des publications, des journaux, la *Révolution Proletarienne*, le canard du R.D.R., *La Vérité*, n'importe quoi enfin, qui me fasse participer à la mare aux canards.

Ton vieux frère, Jean.

1948-10-22 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Paris le 22/10/1948

Mes très chers,

Enfin j'arrache un moment de liberté pour vous écrire et j'ai tant à vous dire que je ne sais par quoi commencer. (...)

Venons maintenant à ce que tu appelles l'angoisse de vieillir. Ce n'est que très rarement que je suis sujet à cette angoisse, et je comprends combien elle doit être pénible. A quoi dois-je d'y échapper ? Je crois que le secret est dans le fait que je vis dans le présent. J'ai toujours considéré le présent un peu comme provisoire. Tout jeune j'ai vécu constamment parmi des aînés et ai aspiré à vieillir pour être leur égal. Et puis, pendant la guerre, un changement brusque s'est opéré. Je me suis trouvé être entouré de plus jeunes que moi, de la jeunesse, et me suis trouvé forcé de suivre leurs pas, de m'aligner sur eux. Ainsi je n'ai jamais été moi-même. Des hommes de ma génération, j'ai eu peu d'amis pour me sentir vieillir avec eux. Aujourd'hui Jean, tu restes l'unique ami de ma génération. Je crois donc que c'est à ces circonstances particulières que je dois d'échapper en partie à cette angoisse de vieillir. Une autre raison est que je n'ai jamais été d'un caractère particulièrement jeune. Étant vieux depuis longtemps, je n'en suis pas à sentir précisément mon vieillissement présent. Cependant, cela est très relatif. Ainsi par exemple, il m'arrive, me trouvant dans le milieu de jeunes, d'éprouver des mouvements d'impatience et de me sentir dépaysé. Mais je crois que plus qu'une question d'âge tout court, c'est une question d'âge de militant. 30 ans dans le mouvement avec des périodes de fol espoir où l'on comptait par mois la venue prochaine de la révolution avec la certitude de la victoire par dessus le marché.

Quand je contemple tous ces espoirs déçus, quand j'évoque les figures de centaines, de milliers de mes camarades de luttes d'autrefois, j'ai l'impression de me promener dans un cimetière. Notre vieillesse Jean, et pour moi encore plus que pour toi, est d'être les survivants, les héritiers d'un riche passé et portant ce lourd fardeau dans un triste et noir présent. J'éprouve de l'angoisse, mais non simplement de vieillir, ou plutôt me sentant vieillir parce que sentant avoir perdu beaucoup de mes espoirs, de mon enthousiasme, de mes certitudes. C'est le doute, la somme des déceptions, l'amertume accumulée qui me font sentir que je vieillis. Cela me donne plus que de l'angoisse, une profonde tristesse.

J'en parle rarement et pour ainsi dire jamais aux camarades. A quoi bon ? Ils ne me comprendront pas. Pour eux, les défaites, les échecs, c'est de l'histoire que l'on étudie pour tirer des leçons. Pour moi, c'est autre chose, c'est une réalité vécue qui a laissée des marques sur moi, qui affecte mes sentiments.

Mais cela ne servira à rien de l'étaler. Quel que soit le doute et la tristesse qui l'accompagne, je ne saurais faire autre chose que ce que je fais. Là il y a le doute, mais le doute contient toujours une possibilité qui donne un sens à la vie tandis

qu'ailleurs il y a la certitude... du néant. Voilà pourquoi nous continuons, toi comme moi, cette activité, car le jour où nous nous arrêterons, nous pourrons aussi bien arrêter notre vie, car elle aura perdu alors tout sens pour nous.

Voilà que je me laisse aller à des réflexions peu gaies, mais c'est toi le responsable de m'avoir entraîné sur ce terrain.

Parlons un peu de la situation. Je ne sais pas comment est l'atmosphère à New York, mais ici nous avons vécu quelques journées lourdes de menaces qui m'ont rappelées celles de l'été 1939. Le ciel européen s'est chargé de sombres nuages de guerre. C'est surtout au-dessus de Berlin que l'orage menaçait d'éclater. Il semble qu'il y a une accalmie en ce moment. Mais de crise en accalmie, la menace se précise, se concrétise davantage, le danger devient plus dense, plus imminent. Personne ne saurait prédire l'échéance, mais la situation est déjà tellement avancée que le jour où cela éclatera, cela ne sera une surprise pour personne. Parviendrons-nous à échapper à temps ? L'avenir seul nous le dira.

En attendant nous continuons notre petit travail, avec des difficultés chaque jour accrues. Chaque camp s'installe dans ses positions d'attente en se livrant à des exercices et des escarmouches. Les derniers préparatifs se font en hâte.

Chaque groupe politique rejoint son camp et s'aligne aussi. L'équipe mitigée Franc-Tireur s'est scindée en deux : les staliniens avec Mr Fournier l'ont quitté pour laisser la tendance RDR maîtresse de la place et du journal. La démarcation entre camp russe et camp américain se fait plus nette, plus définitive. Ceux des ouvriers qui suivent les staliniens se livrent à la petite guerre sous forme de grèves des mineurs et certaines autres corporations. Les autres subissent, écrasés et impuissants la compression terrible de leur standard de vie imposée par « leur » Gouvernement.

Vous n'avez pas idée de ce que la vie a pu augmenter depuis votre départ. Pain à 36 fr le kilo, beurre à 600, viande à peu près le même prix. Métro 10 fr le ticket, carnet d'autobus 100 fr. Le chemin de fer a doublé. Tout est à l'avenant. Les salaires eux, ont à peine bougé. Dans ma corporation par exemple, le salaire est même tombé, et je dois me considérer comme un privilégié de toucher absolument le même salaire qu'en septembre 1947. Avec cela, il y a l'apparition du chômage encore à une petite échelle il est vrai, mais qui va en augmentant constamment. Cela, malgré le fait que les ouvriers ne travaillent pas deux jours par semaine par manque de courant électrique. Ainsi, l'hiver s'annonce comme devant être très dur pour la masse ouvrière.

Dans les groupes politiques en marge des grands partis, c'est le calme plat sinon des effondrements complets comme c'est le cas pour les trotskystes. Ce parti vient d'être réduit en une année du quart de ce qu'il était et publie actuellement une petite feuille mensuellement avec beaucoup de peine.

Pour les petits groupes comme le nôtre, c'est pire et meilleur à la fois. Pire car vu le petit nombre, la défaillance d'un seul camarade prend immédiatement une grande importance. Goupil nous a quittés. Il est difficile de tenir longtemps dans une période aussi noire, surtout pour un élément ouvrier qui ne trouve pas tout à

fait satisfaction à l'instar des « intellectuels » dans l'effort théorique et la recherche « abstraite ». Meilleur, car malgré tout nous avons le sentiment et la conviction d'aller de l'avant dans la pensée, dans la compréhension et dans la connaissance des problèmes de notre époque.

L' « *Internationalisme* » témoigne peut-être même insuffisamment de notre effort et de notre progression. J'espère que tu le lis d'assez près pour t'en rendre compte. Bien des critiques peuvent nous être faites, avec raison, mais on ne saurait nous reprocher de rester figé et de nous contenter de répéter des litanies ni de nous dénier un effort de pénétration.

Tu dois avoir en main déjà le préambule de la brochure sur le « *Manifeste Communiste* » de Pierre. Dans le dernier numéro qui vient de partir, il y a une étude de moi sur la nature du Parti du Proletariat. Ces deux travaux sont actuellement en discussion dans le groupe ainsi que la question de l'État après la Révolution. Il serait nécessaire (et je t'invite avec insistance) que tu participes à ces discussions. Nous avons fait une réunion spéciale avec des sympathisants pour discuter tes idées sur l'Art telles qu'elles ressortent du texte de ton schéma. Tu as dû recevoir déjà des échos de divers côtés. La réunion s'est tenue chez moi un dimanche. Étaient présents, en plus des camarades du groupe, Montal et sa compagne, Stanley et Ellen, et Emmett un noir américain ami de Pierre, que tu connais. Je ne te donnerai pas un compte-rendu détaillé mais tous ont prêté un vif intérêt à ton travail et à tes idées, quoique la plupart, dont moi, ont fait des critiques et des réserves assez importantes.

Ma lettre s'allonge trop pour que je puisse entreprendre une dissertation sur la philosophie de l'art. De plus je ne suis pas tout à fait à mon aise dans ce domaine. Toutefois je me promets de t'envoyer un de ces jours prochains quelques remarques hâtives sur ton schéma.

Chez moi personnellement rien de bien neuf. Je m'esquinte le tempérament comme disent les marseillais à trimer une longue journée au travail, au point que j'arrive très fatigué le soir à la maison. Je suis accablé par les nombreuses choses à lire et à étudier et à écrire, ce que je n'arrive pas à faire. Je vis tous les jours avec le souci de ce que j'ai à faire et ne parviens pas à faire. Heureux ceux qui ont l'esprit tranquille et qui ne connaissent pas le tourment d'être en retard sur ce qu'ils ont à faire. Moi, je n'en dors pas.

Heureusement que le petit Marc est très sage et vraiment adorable. Lui aussi, me fait perdre du temps, non pas par ses caprices ou pleurs, mais par l'intérêt qu'il éveille en moi. C'est un petit être qui s'éveille à l'intelligence et l'observation de cet éveil est vraiment passionnant. Quel est le rôle du parrain, me demandes-tu ? Je ne saurais te répondre, ne le sachant pas moi-même. Pour moi c'est en quelque sorte le mettre sous ton influence morale, comme on voue un enfant à la Sainte Vierge.

(...) J'espère vous lire très rapidement. Bonne nuit mes chers, il est une heure du matin et gardez-moi toujours votre amitié.

Fraternellement, votre Marc.

1948-11-10 : Jean Malaquais à Marc Chirik

Brooklyn, 10 novembre 1948

Mon bien cher Marc,

Je réponds avec retard à ta bonne lettre. Tu ne me croirais pas, mais voici plusieurs semaines que je n'écris même pas de lettres, faute de temps. Je suis absolument, mortellement écrasé de besogne. Ces cours à l'Université me pompent et m'achèvent. Tu peux aisément imaginer ce que cela représente comme travail, lectures, recherches, notes, etc., pour satisfaire la fringale de trois (4 à partir de février) classes, chacune avec un sujet d'étude différent (j'ai 51 étudiants dans l'une des classes), des examens à la clé, etc. Nous parlions de vieillesse. Voilà qui me vieillit d'un an chaque semaine. Heureusement que j'ai une certaine capacité de résistance, en sorte qu'entre l'effort et moi, c'est encore moi qui l'emporte en définitive. Je me console en me disant que l'année prochaine, si on me confie les mêmes sujets d'étude, du moins aurai-je mon matériel tout prêt. Dès lors impossible de me consacrer à aucun travail en marge de ces travaux forcés — à mon grand dam. J'aspire de tout mon coeur à donner une partie de mon temps au Groupe, au Bulletin, j'en ai de vrais remords, mais comment faire ? Sans ces cours, nous n'aurions pas de pain sur la table... J'ai un livre en cours, depuis des années déjà, pour lequel je suis d'ailleurs lié avec mon éditeur, c'est à dire que je dois livrer le manuscrit à date fixe, et c'est un cauchemar. J'aurais voulu donner au Bulletin des papiers sur les élections, sur Wallace, sur les syndicats d'ici : quand j'y pense, je me dis que je mérite la corde. J'ai reçu deux lettres de Philippe, voici déjà des semaines, auxquelles je n'ai pas encore répondu. Plusieurs douzaines de lettres au bas mot attendent sur ma table leur tour. Des livres s'empilent que je dois lire, annoter, etc. et que je n'ouvre même pas. Je me couche rarement avant 2 H. du matin et je ne vois pour ainsi dire personne... (...) Maintenant écoute : j'ai écrit à S., que j'ai fait venir au Vénézuéla (ainsi que sa femme, d'ailleurs, qui est passée ici il y a 3 mois) qu'il se dépatouille pour un visa. Il me doit cela — et il le fera. Il s'y débrouille assez bien, il a un atelier de meubles en aluminium. Il est capable ce garçon. Je lui ai envoyé tes caractéristiques, pour autant que je les connaisse : Kichinev (quelle date?), orthodoxe, électricien, etc. Clara n'aurait aucune difficulté étant française patentée. Avec un visa vénézuélien tu pourras passer par ici, et on avisera. (...)

C'est dommage pour Goupil, et c'est tant pis pour lui. Sur quelles bases exactement s'est-il séparé du groupe ? A-t-il formulé par écrit ses désaccords ? J'aimerais savoir. Non, je n'ai pas eu d'échos quant à mon papier sur l'art, sauf du bon Philippe. J'aimerais bien entendre tes objections. (...)

Ne me laisse pas tomber. Sois courageux, réponds sans retard. Tu es le seul à qui j'écrive. Tu es ma discipline. Aussi tiens-moi à flot. Nous avons rêvé d'aller en France l'année prochaine, mais je doute que cela se puisse. Oh comme je m'ennuie de vous. Ton Jean.

1949-02-10 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Paris le 10 février 1949

Mes très chers Gally et Jean,

En voyant mon écriture, vous allez vous écrier certainement : « Tiens par exemple, une lettre de Marc, mais que diable a pu donc lui arriver à cet animal ! ». Et cela sera peut-être très spirituel et même justifié. Non, il ne m'est rien arrivé. Je n'ai ni de deuil à vous annoncer ni de mariage, ni la naissance d'un enfant, ni même hélas — trois fois hélas — une aventure galante. Il n'est rien arrivé et c'est ce qu'il y a de plus fâcheux. Comprenez-vous ce que cela veut dire être démoralisé ? Je le suis au plus haut degré, au point de perdre goût à tout, de n'avoir courage à rien, de me laisser aller sans parvenir à réagir. En apparence je vis, je lis pas mal, lire pour moi, surtout Marx et Engels est souvent pour moi un besoin aussi grand que de fumer. Dans les grands moments de cafard je me raccroche à la lecture de Marx, je viens ainsi de relire pour la énième fois une bonne partie de son oeuvre.

Je suis obligé d'écrire — avec beaucoup de peine — mes articles et de participer aux réunions. Heureusement qu'elles existent et me fournissent la dose hebdomadaire nécessaire d'oxygène, pour ne pas étouffer. Il y a aussi le petit qui m'intéresse vivement et me procure beaucoup d'émotions. Mais il y a au fond de moi un vide béant qui m'enlise et me dévore.

Il y a d'abord la situation générale et la perspective qui sont tellement sombres qu'on se demande si on verra un jour la fin ou au moins une éclaircie.

J'ai été jeté dans la vie en plein brasier révolutionnaire. C'étaient les années glorieuses de la Révolution d'Octobre. Depuis — cela va faire 30 ans que j'ai parcouru physiquement et moralement tous les degrés du calvaire du prolétariat. J'ai suivi personnellement ce mouvement rétrécissant qui va de la 3e Internationale à l'Opposition, de l'Opposition à la Gauche Italienne pour aboutir aux petits groupes qui sont les nôtres aujourd'hui. Dans l'Histoire et même dans l'histoire d'une classe, 30 années c'est peu de chose, mais pour un pauvre diable c'est presque toute sa vie. Et je sens souvent une fatigue, une lassitude qui m'accablent.

Il y a aussi que je me sens souvent seul, isolé. J'aime beaucoup mes camarades du groupe, vous n'en doutez pas. Ce sont mes seuls amis. mais pourquoi j'éprouve par moment un non-contact, un manque de communication qui me font me sentir emmuré en moi-même comme dans une prison ? J'ai souvent essayé de déchiffrer cette énigme. Peut-être est-ce dû à cette âme slave que possèdent les juifs ? Peut-être est-ce parce que je suis le seul étranger dans le groupe ? Toujours est-il que j'éprouve le besoin d'une affectivité plus chaleureuse, d'un contact plus fraternel et ne la trouvant pas, je me sens frustré et triste. Toute une partie de mon être reste incombée, d'où une pénible sensation d'isolement.

Vient en troisième lieu une situation matérielle moche. Insécurité du travail, une saison qui n'en était pas une. Depuis Septembre je suis resté une bonne moitié du temps sans travailler. Crise de mévente dans la production des moyens de consommation. J'ai été amené à être obligé de trouver des commandes pour ma patronne, pour pouvoir travailler. Obligé de trouver pour elle un champ pour réaliser la plus-value, pour avoir le grand plaisir de la laisser m'exploiter.

Et c'est pour avoir cette « sécurité » que j'ai travaillé 8 mois pour rien, pour apprendre un « métier ». Je finis par croire que si je me mettais dans les bombes atomiques, il n'y aurait plus de guerres. C'est peut-être un moyen plus sûr que celui de Garry Davis et ses petits amis pour en finir avec la guerre, en tout cas au moins, un moyen aussi sûr. De mon départ pour les États-Unis, un rêve comme tant d'autres, dont il faut abandonner tout espoir de réalisation. Alors, ne croyez-vous pas qu'il y a de quoi être démoralisé ? Ah merde et merde ! (...)

Revenons à la vie du groupe. Grandes et intéressantes discussions. Le problème de l'État occupe actuellement la place centrale. L' « *Internationalisme* » traduit, je crois, nos préoccupations et notre vitalité. Quelle impression fait-il de loin ? Sur vous, sur toi Jean ? Tu es à même de pouvoir nous dire l'impression qu'il produit et tu devrais, comme je te l'ai demandé à plusieurs reprises au nom des copains, nous faire cela à chaque numéro. Tu te plains que nous ne tenons pas suffisamment au courant de notre vie, cela est peut-être en partie juste, mais toi tu ne nous tiens au courant d'aucune appréciation, d'aucune critique et d'aucune suggestion que les lettres et surtout les « *Internationalisme* » t'autorisent amplement à faire. Et pourquoi ne pas nous envoyer quelques correspondances sur la vie aux États-Unis. Même si ton travail te prend beaucoup de temps, ce dont je ne doute pas et qu'il ne te permette pas de longues études approfondies, tu pourrais les faire sous forme de notes politiques. Cela serait très utile pour le bulletin. Je t'avais aussi demandé de prendre contact avec le groupe italien de New York qui publie un bulletin et nous dire ce qui en est, leur demander également de nous faire le service de leur bulletin.

Pierre nous disait que tu te préparais avec Calas à faire un papier contre les « Citoyens du Monde », qu'en est-il exactement ? Quel panier à crabes et quelle fumisterie ! De Davis à Sartre, Rousset, de Breton à J. Last, tout le monde essaie de se faire un peu de publicité. Je t'ai envoyé deux journaux contenant le compte-rendu et pages de discussion de ces messieurs. Tu auras de quoi t'amuser. Il serait très désirable que tu fasses un papier sur cette bande de crapauds pour l' « *Internationalisme* », si tu peux trouver un peu de temps libre. (...)

C'est une maladie chez moi. J'ai un mal de chien pour me mettre à écrire, mais une fois commencé je ne m'arrêterai plus.

Dans les deux cas pardonnez-moi et gardez-moi votre amitié.

Fraternellement votre Marc.

1951-03-22 : Marc Chirik à Jean Malaquais

22 mars 1951

Mes très chers,

J'ai attendu longtemps espérant vous annoncer quelques nouvelles positives. Jusqu'à présent, hélas, rien de fameux. Cependant je suis en train d'accélérer mes démarches de mariage qui, j'espère, aura lieu au début d'avril. Aussi j'espère être en règle auprès du Consulat et obtenir enfin mon visa de touriste. Ainsi soit-il !

Heureusement pour nous, les évènements suivent un cours zigzaguant, ce qui fait retarder l'aboutissement fatal : la guerre. Cela nous donne quelque répit. Combien de temps ? Personne ne peut le dire, mais espérons que cela traînera assez pour que nous puissions nous dégager de cette Europe.

Je suis étonné qu'il n'y ait rien de S. Aurait-il rencontré des difficultés ? Je vous dirais franchement, je crains que ma venue ne l'enchanter pas trop. Quelle est, franchement, et entre nous, votre impression ?

Je crois être dans le vrai, n'est-ce pas ?

J'ai reçu une lettre de Pierre avec lettres de recommandation auprès de Nadeau et Rousset. J'hésite à les employer. En tout cas, j'ai décidé de retourner au Consulat, qu'une fois les formalités du mariage accomplies. Je ne veux pas que cet imbécile de Consul puisse se dérober sous ce prétexte. Aussi je ferai jouer toute l'artillerie à la fois. C'est une affaire d'encore 15 jours d'attente. Et cette fois j'espère y réussir.

En attendant, Mouso est déjà sur le bateau qui l'emporte vers l'Isle de la réunion. Paris se vide peu à peu.

Actuellement nous sommes en plein mouvement de grève. Quasi grève générale. Mais jamais grève n'a été aussi typique de la perte de son caractère d'action révolutionnaire. Tout le monde est conscient aujourd'hui de ce fait. Ce mouvement est dirigé et contrôlé par les organisations (F.O. et C.F.T.C.) qui, par ailleurs, dirigent le gouvernement. Le seul résultat effectif vers lequel tend ce mouvement, c'est la réglementation des salaires et des prix. C'est à dire vers un retour à un contrôle étatique. Ceci est une nécessité du cours général du capitalisme d'État, et une nécessité immédiate du cours vers la guerre.

L'augmentation partielle des salaires qui est le désir des masses ne sert que de but apparent. De toute manière, cette augmentation sera résorbée à plus ou moins bref délai. Il est inconcevable que l'on puisse assurer le programme d'armement en maintenant le standard de vie de la population. Ceci est valable pour le monde entier, mais tout particulièrement pour les pays de l'Europe.

La commission gouvernementale vient de constater officiellement l'augmentation du coût de la vie en France de 12,5 %. En réalité, elle est bien davantage. Seuls des

naïfs ou des démagogues peuvent croire qu'on peut rattraper cela par une augmentation des salaires.

Dans une lettre reçue récemment, Béa me parle avec enthousiasme du dernier livre de Norman. Inutile de vous dire que je suis très curieux de le connaître. Mais combien de temps devrais-je attendre avant de pouvoir en prendre connaissance ? Comptes-tu le traduire Jean ? Quand ? Et où en es-tu de tes propres travaux ? Voilà longtemps que ton nom n'est pas apparu en librairie.

Pierre me dit, dans sa lettre, que tu comptes refaire une nouvelle rédaction de sa « perspective ». Toutefois il serait peut-être intéressant que vous preniez connaissance des critiques que nous avons formulées ici, un procès-verbal va partir incessamment.

Un grand évènement : la mort de Gide. Quoiqu'il fallait s'attendre à cette fin, je suppose que cette mort a dû vous affecter beaucoup. Avez-vous eu de ses nouvelles ces derniers temps de sa vie ? Curieux que sa mort n'ait pas fait autrement de bruit en France. Cela ne vous a-t-il pas frappé ?

A la maison, tout va bien. Nous avons la visite du petit Marc, pour les vacances de Pâques. C'est déjà un grand garçon, qui parle et raisonne. Mon Dieu ! ça pousse !

Allons, à vous lire très bientôt. Toujours fraternellement à vous.

Votre Marc.

1951-04-15 : Marc Chirik à Jean Malaquais

15 avril 1951.

Mes très chers.

Les livres sont en voie d'être expédiés. J'ai pu enfin toucher la secrétaire de ... (je ne me rappelle plus son nom) de chez Albin Michel. Elle s'appelle Madame Pasquier. Elle m'a dit : « pour être agréable à Monsieur Malaquais, nous ferons tout le nécessaire ». Aussi me suis-je empressé d'ajouter quelques livres en plus pour moi et pour Cousin. Albin Michel doit t'expédier directement tes bouquins, et m'avisera immédiatement en me donnant la facture. Il est toutefois possible qu'il y ait quelque retard, par suite de la période de vacances dans les maisons d'éditions. Je ne veux pas trop les ennuyer, mais dans quelques jours je vais leur téléphoner pour savoir où cela en est.

J'ai reçu en son temps l'envoi de Mailer et lui ai accusé réception. Cela fait 2-3 lettres auxquelles il ne m'a pas répondu. Cela m'ennuie un peu. Je comprends après ce que tu m'as dit qu'il soit bouleversé. Ce sont des histoires désagréables. J'espère qu'ils prennent tous les deux les choses du bon côté.

J'ai accumulé pas mal de notes, mais très peu satisfait. Il me manque un excitant politique qui est l'activité pour me jeter dans l'écrit corps et âme. Nous avons l'impression de vivre dans un cimetière.

Pour la lettre de Nathalia Sedova, j'avais rédigé un premier jet en 5 points comme une résolution. Cousin s'était chargé de faire la rédaction finale que je n'ai même pas relue et qu'il vous a communiquée en même temps qu'aux autres. Mouso a répondu être d'accord avec la première lettre de Pierre. Pacquetteau donnait par contre son accord à la nôtre. Evrard n'a pas encore répondu. Là-dessus arrive ta rédaction. Ci-joint la réponse de Cousin, pour ma part je souscris complètement. Ce qui me choquait dans la rédaction de Pierre c'était en quelque sorte un satisfecit politique attribué non seulement à Nathalia, mais à travers elle au passé politique de Trotski.

J'ai toujours eu pour la personne du Vieux une profonde sympathie, de l'admiration. Mais ses positions politiques surtout ses dernières années, ont creusé un abîme infranchissable entre lui et nous. L'histoire révolutionnaire ne pourra jamais oublier l'immense apport de Léon Davidovitch mais aussi la lourde responsabilité qu'il porte dans la décomposition du mouvement révolutionnaire. Tout en rendant hommage à la douleur morale et au courage de Nathalia Sedova, nous l'estimons trop pour ne pas lui faire partager cette responsabilité. Il fallait donc trouver le ton exprimant ce double jugement et ce double sentiment. Ta rédaction l'a donné et j'en suis fort heureux. Sur la base de l'échange de lettre, nous présumons que l'ensemble des camarades se ralliera à cette rédaction. Nous attendons encore une huitaine de jour un mot de Pierre et expédierons à Nathalia Sedova.

Voyons maintenant pour mon voyage. Si toi « tu as des bouffées de colère », moi j'en ai des coliques. En plus de toutes sortes des raisons qui vous font hésiter (dépaysement, isolement, etc.) il y a encore une crainte de devenir clochard. C'est peut-être idiot. Mais je ne me sens pas de force à commencer à vivre comme je l'ai fait pendant mes premières années en France, à la recherche d'une journée de travail, mangeant un jour sur trois. Je n'ai plus cette résistance. Débarquer dans n'importe quel pays de l'autre côté de l'Océan dis-tu. Mais après ? et vivre ? et travailler ?

Je ne me sens pas assez débrouillard pour me lancer à l'aventure. J'ai peur. C'est bête, mais c'est simple. Il me faut un minimum d'assurance. Vénézuéla... il y avait la certitude de travail chez S. Mais ailleurs ?

Je vais cependant faire le nécessaire pour le Mexique. Dans ce même courrier, j'envoie photos et renseignements à Béa. Avez-vous une idée sur des possibilités de travail au Mexique ?

Tu m'as écrit il y a quelques temps que Mailer a écrit un essai dans un livre collectif « *Défense de l'Ouest* ». Tu devrais traduire ce papier pour les « *Temps modernes* ». Qu'en est-il sorti ?

Nous venons d'apprendre la mort de Julien Blanc. Le pauvre type. Il est mort comme il a vécu : dans la souffrance. Un autre grand mort : Jouvét. Toute une vieille génération est en train de s'en aller. (...)

A propos de Nathalia Sedova, as-tu lu la réponse de la IVe ? Un ignoble échantillon de ces salauds. Ils vomissent sur elles dans des termes dignes de Vichinsky et tout cela au nom de... Trotsky. Ah les canailles !

La situation internationale est très équivoque. On se demande à quoi est dû le retard dans l'évolution vers le déclenchement de la guerre. Je ne crois pas que l'on puisse attribuer ce retard à l'insuffisance dans la préparation matérielle. Je crois que tous les chefs d'État ont conscience de la gravité du cataclysme et de ses conséquences possibles sur le plan social. Ce délai peut alors se prolonger encore quelques temps. Mais il peut aussi se terminer brusquement. Situation extrêmement confuse et dangereuse. (...)

Alors tu viens à bout de ton livre ? Il me semble que je n'arriverais jamais à terminer un livre si j'étais écrivain. Et tes recherches d'un poste à une université ? Je m'arrête là pour aujourd'hui en vous embrassant fraternellement tous deux, pour Clara et moi-même.

Votre Marc.

1951-06-01 : Marc Chirik à Jean Malaquais

1er juin 1951

Mes très chers,

Enfin il faut que je me décide à vous écrire. Je n'avais pas le courage de le faire jusqu'à présent. J'étais très démoralisé et déçu, comme vous le serez à votre tour en apprenant que le Consul américain m'a définitivement refusé le visa de tourisme. J'étais d'autant plus déçu que je me suis fait une joie de vous annoncer ma prochaine arrivée, sûr que j'étais d'être venu à bout de toutes les peines. Vous pouvez difficilement vous imaginer ce que j'avais à courir pour obtenir le divorce d'abord, le mariage ensuite. Chaque fois il y avait un autre papier qui me manquait. En dernier lieu je n'avais pas d'acte de naissance, et il me fallait courir à l'office des réfugiés russes, au notaire, au juge de paix, payer et repayer.

Enfin, marié, et tout fier je me suis rendu au Consulat qui m'a renvoyé à 15 jours plus tard. J'étais tellement certain qu'enfin çà y était que je retardais de vous écrire, pour pouvoir vous annoncer une bonne nouvelle. Finalement le jour de rendez-vous avec le vice-Consul arriva.

Je m'y suis rendu avec Clara, avec mon beau livret de mariage tout neuf. J'ai poiroté du matin jusqu'à 4 heures et ai été reçu finalement par ce sacré Vice-Consul, qui n'a même pas fait attention à la régularisation de mon État Civil, pour me dire carrément ceci : « Monsieur Chirik nous avons la conviction que vous êtes membre ou sympathisant du P.C.F. et qu'en tout cas, vous avez une activité telle ». Toutes mes protestations étaient vaines. « Il faudrait nous prouver le contraire, disait le Vice-Consul, nous convaincre du contraire ». Sur ma demande, comment prouver une chose inexistante, il m'a répondu : « c'est à vous de trouver les moyens de nous convaincre que vous n'avez *jamais eu* une telle activité. Nous savons que ce n'est pas chose facile, mais enfin c'est à vous de trouver le moyen si vous désirez visiter les États-Unis ». Là-dessus il m'a fait comprendre qu'ils avaient des renseignements fort détaillés ne pouvant provenir que de la police, comme par exemple ce fait et les causes de mon expulsion, celui de Sylvie également et bien d'autres trucs. Et c'est là-dessus que nous avons pris congé. Avec la meilleure volonté du monde, il m'est impossible de leur apporter des garanties des personnalités françaises et palestiniennes. Personne ne voudrait risquer de se compromettre. Depuis les aventures de Maurice Chevalier, les « personnalités » commencent à être prudentes. On ne sait jamais. Elles peuvent avoir besoin un jour prochain du soutien des États-Unis ou avoir à se rendre dans ce pays. De toute façon, je ne pourrai « convaincre » le Consul, comme ils disent, de mon innocence. Toute recommandation que j'apporterais, serait jugée insuffisante. Je ne ferais alors que remplir mon dossier de noms de gens, ce qui se retournerait peut-être un jour défavorablement contre eux. Le Vice-Consul m'a aussi beaucoup questionné sur les opinions de Norman (Mailer) et mes relations avec lui. J'avais bien l'impression qu'il

n'est pas particulièrement bien noté!

Et bien voilà une chose classée. Vous ne pouvez vous imaginer ma déception. Voilà à quoi a abouti une dizaine de démarches, de courses, d'énervements, des dépenses, d'espoir, de tourments. Avoir mis tout ça en branle, dérangé et emmerdé les amis. Adieu le doux espoir de voir et de revoir bientôt des amis. Adieu doux projet de skis, bois, maisons d'amis, belle nature. Eh bien merde alors.

Que j'ai bien fait de n'avoir pas trop insisté auprès de Maurois. J'ai reçu de lui un mot me disant qu'il ne pourrait pas grand chose pour moi et, ne me connaissant pas, en fait il ne pourrait se porter trop garant pour moi (politiquement sous-entendu). Vous n'avez pas idée combien les gens sont devenus craintifs pour tout ce qui touche les États-Unis.

Bon, nous voilà fixés définitivement tout au moins pour un bon temps, pour ce qui concerne ma venue aux États-Unis. Tournons la page en attendant des jours meilleurs (?).

Et le Vénézuéla ? Cela prendra-t-il le même chemin, la même tournure que le projet États-Unis ?

Avec toutes ces idées et préparatifs de voyage, mon temps passe avec rien de bien productif. Je lis. Je prends des notes, mais le sentiment d'avoir un pied ici et un autre ailleurs, ne me donne pas le calme et la tranquillité d'esprit pour faire un travail méthodique. J'enrage de gaspiller mon temps et réduire en pure perte l'effort de Norman. Je finis par avoir une conscience malheureuse et cela m'irrite encore davantage.

Je voudrais donc savoir si c'est possible de compter sur le Vénézuéla, au moins que je sois fixé un bon coup et que je m'organise en conséquence.

Les amis se dispersent. Mousso est parti à la Réunion où il se désole et s'abîme dans un cafard noir. Zarodie a obtenu son visa pour le Pérou et compte partir à la fin de cette année. Evrard est mobilisé et se trouve à Hyères.

Malgré la campagne électorale, Paris est grise. Atmosphère d'étouffement moral et intellectuel. On arrive à regretter la lenteur de l'éclatement de la guerre généralisée. Littéralement on étouffe.

Je compte aller passer quelques semaines à Amsterdam avec Canne Meyer à la fin de l'année scolaire. (...)

J'ai lu et relu la page de ton livre que tu m'as envoyée. Il est très difficile de juger d'après une page. Impression d'un mélange de Kafka et de Marcel Aimé. C'est une forme toute nouvelle pour toi. Prévois-tu un gros volume ? Es-tu déjà très avancé ? Ce qui est embêtant c'est que tu vas être de nouveau repris par des tracas et gagner ta vie. Pour bien faire il aurait fallu que d'ici 2 mois tu aies fini ton bouquin. Et puisque tu vas te remettre à chercher un boulot, pourquoi ne te décides-tu pas pour le vieux projet du Vénézuéla. Comme ça on se retrouvera ensemble. Si non, quand vous reverrais-je alors ?

Votre Marc.

1951-07-16 : Jean Malaquais à Marc Chirik

Putney, Vt. 16 juillet 1951

Mon cher Marc,

Je réponds à la lettre de Cousin au sujet du texte pour Natalia Sedova. Je regrette de vous dire que je ne peux pas m'associer à la forme que vous avez donné à votre proposition. Je dis bien à la forme, non à l'esprit. Quand, avec Morel, nous avons discuté l'opportunité de faire parvenir à Natalia Sedova une lettre collective, nous étions parfaitement conscients de tout ce que la rupture recouvrait d'hésitations, de retours sur elle-même, etc. Aussi il va sans dire que, quant à moi, et je pense que Morel me suivra sur ce terrain, je souscris à l'esprit de votre rédaction ; mais il me semble peu politique et inutilement cruel d'envoyer à N.S. un texte rédigé en des termes aussi cassants et, somme toute, abstraitement théoriques. Il ne faut pas, à mon sens, donner à cette lettre un tour qui appartiendrait à un article du Bulletin dans lequel nous procéderions à partir d'une analyse critique de l'acte de N.S. Il ne s'agit pas pour moi de plaider sa cause, vous le pensez bien. C'est d'abord une erreur de croire que N.S. est, même approximativement, une militante. Son âge, sa santé délabrée, l'effroyable isolement dans lequel elle vit, l'en empêchent bien. Il y a déjà 5 ans, quand je l'ai vue pour la dernière fois, une discussion politique sérieuse était au-dessus de ses forces physiques ; depuis, elle a été gravement malade, sa vue a baissé au point de lui rendre l'écriture et la lecture extrêmement pénibles, à quoi il faut ajouter toute une série de choses, tant morales que matérielles, qui l'ont pour ainsi dire coupée du mouvement. Cela en soi devrait suffire pour que nous ne prenions pas avec elle des tons que nous prendrions avec un Franck. Je ne crois pas que, dans une communication telle que celle-ci, nous fassions bien de traiter par-dessous la jambe l'élément tragique de la situation ; que N.S. ait pris tant d'années à se décider, prouve assez par quels déchirements elle a dû passer ; il lui a fallu, pour consommer sa rupture, plus de vertu que n'en ont tous les troskos pris ensemble. Tout ceci mérite considération, surtout qu'il ne s'agit nullement d'un débat politique mettant en jeu des principes, mais simplement d'un témoignage de sympathie et d'un acte de présence dans un moment de son existence tout aussi tragique à ses yeux que si on avait exterminé une seconde fois toute sa famille. Bref, il est question, à mon sens, de mettre les formes qu'il convient. Voici une contre-proposition de rédaction : à la première personne, et non à la troisième, comme s'il s'agissait d'un pestiféré !

Chère camarade,

Bien que située sur le plan individuel, votre rupture avec la IVème Internationale prend une valeur plus que symbolique. Votre acte aura une

répercussion certaine parmi les militants trotskystes qui se détachent d'une politique dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle n'a plus rien de révolutionnaire. En ce sens votre acte, dont le courage moral n'échappera à personne, aidera plus d'un militant à faire le bilan de sa conscience.

Dès lors qu'elle se situe sur une conception de classe, toute rupture avec le Trotskysme est un pas vers l'élaboration théorique et l'action révolutionnaire. Dans cet âge de répression idéologique, quand il semble que la classe ouvrière dans son ensemble se soit laissée embrigader sous la férule du capitalisme décadent, c'est abandonner la pensée marxiste que de ne pas apporter la plus grande rigueur dans l'analyse de la perspective historique. Depuis trop longtemps la IVe Internationale passe en contrebande son aventurisme bureaucratique à l'abri de l'autorité posthume de Lev Davidovitch. Nous ne doutons pas que Trotsky, eût-il vécu, eût lui aussi rompu avec l'organisation qui se couvre de son nom. Seulement, au lieu de n'être que la rupture d'un seul, son départ eût été la manifestation d'un courant idéologique, dont l'apport aurait été appréciable dans la lutte difficile de l'avant-garde. Aussi nous ne pouvons que déplorer que, malgré vos désaccords profonds avec la IVe Internationale, vous ayez mis tant d'années à consommer publiquement votre rupture. Dans une certaine mesure tout au moins, votre isolement — et celui de nous tous — en a été le prix.

Recevez, chère camarade, l'expression de notre sympathie et de notre solidarité révolutionnaires.

Pour la G.C.F. (Gauche Communiste de France)

Tel que le voici ci-contre, le texte ménage la chèvre et le chou, et, comme on dit, l'honneur est sauf. J'envoie cette lettre à Morel, qui vous l'enverra après en avoir pris connaissance et, je l'espère, après l'avoir approuvée à quelques virgules près. De votre côté, si ce texte vous va, vous n'aurez qu'à le retaper et l'envoyer directement. Adresse : Natalia Sedova, 19 Calle Viena, Coyoacan, Mexico D.F., Mexique.

Je vois mal ce que je pourrais vous donner sur l'histoire de l'avant-garde aux États-Unis. Il faudrait d'abord que je l'invente, cette avant-garde, à moins qu'on ne veuille donner ce titre au triangle Cannon-Schachtman-Johnson. Je dois dire que je ne lis pas du tout leur presse et ne vois aucun d'eux depuis pas mal de temps. La dernière fois que j'ai vu Schachtman il avait essayé de me persuader qu'Uncle Sam prendra une sale virée en Corée (c'était encore pendant la tête de pont de Pusan), et que d'autre part le mouvement « résistant » en Ukraine c'était du vrai de la vraie : le M.V.D., à l'entendre, en était aux cents coups, et quant à l'armée rouge, eh bien, c'était simple, elle ne pouvait en venir à bout avec cette « résistance ». Je ne cite cette instance que pour marquer le genre de préoccupations qui le tiennent

affairé. Johnson, lui, ne cesse de voir la Commune au tournant de la route. Quant à Cannon, il y a bien trois ans que je ne l'ai pas vu et je ne pense pas que j'aie jamais envie de le revoir.

Marc, il faut qu'au reçu de cette lettre tu écrives immédiatement à Beatrice Mailer, Rio Usuri 20, dep.2, Colonia Guatemoc, Mexico D.F., Mexique, pour lui donner tous les renseignements concernant ton état-civil. Elle fera son possible pour t'obtenir un visa mondain. Il faut faire vite. Pour gagner du temps, envoie-lui une dizaine de photos de passeport. Elle vient de passer ici, et nous avons discuté la chose.

Tu m'as dit, il y a quelque temps, que tu avais des tuyaux pour le Canada. As-tu essayé de ce côté-là ? Si tu passais seulement de ce côté-ci de l'eau, il serait relativement facile de te faire venir aux États-Unis sur un visa de tourisme. A ta place j'essayerai l'un après l'autre tous les consulats latino-américains, ceux de l'Amérique centrale pour commencer. Je verrais même, éventuellement, comment se présente la possibilité d'aller à la Martinique française, d'où tu pourrais aller à Haïti par exemple, et de là aux E.U. Chaque fois que je reviens sur cette question, j'ai des bouffées de colère... Magne-toi donc, nom de Dieu !

1951-10-22 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Paris, le 22 octobre 1951

Mes très chers,

Voilà un beau moment que je ne vous ai écrit, ni lus. Je ne sais pas qui de nous est à la traîne dans la correspondance. Je n'ai pas le goût de la comptabilité d'ailleurs. Les livres sont partis depuis longtemps. Vous devez les avoir reçus déjà. Je me suis aperçu que parmi les livres qui ont été livrés, j'avais passé une bonne commande en profitant de l'occasion, en trouvant le dictionnaire analogique. Je vous l'ai envoyé il y a 8 jours.

Ainsi vous aurez de la lecture sur la planche, moi aussi d'ailleurs. Mais où prendre le temps nécessaire pour cela ? Depuis octobre je travaille à raison de 60 heures par semaine, et rentre le soir à 20 H chez moi, vanné, vidé, n'ayant la force que de manger et dormir. Mais heureusement encore que je travaille, la vie devient si chère que c'est incroyable.

Nous sommes en France en pleine course à la hausse. La course des salaires après les prix accuse chaque jour un retard de plus en plus grand. La situation financière de la France s'aggrave constamment, ce qui est tout à fait normal. C'est le contraire qui aurait été étonnant.

Politiquement, la France, l'Europe, comme le monde entier, vit dans l'attente. Cela doit être la même chose aux États-Unis, avec cette différence toutefois que chez vous c'est l'attente d'un pays qui est acteur dans les événements, alors qu'en France c'est l'attente d'un spectacle passif et angoissé.

Les dernières élections ont marqué un nouveau glissement vers le centre-droit. Si cela a encore une signification, c'est celle que les ouvriers sont tellement avachis qu'il n'est plus nécessaire d'avoir une équipe au gouvernement spécialement chargée de contenir des réactions éventuelles de la part des ouvriers. C'est là un fait caractéristique de la situation politique des principaux pays d'occident. Reste à vérifier encore l'Angleterre. mais tout laisse à prévoir l'affaiblissement des travaillistes et le retour probable de Churchill au pouvoir.

La vie politique dans le milieu de « gauche » suit son cours lamentable. La « Vérité » trotskyste annonce le résultat des « travaux » d'un 3ème Congrès (!) mondial de la 4ème (!). Et quel résultat ! « Le mouvement tel qu'il est », tel est le dernier mot de sagesse de ces terribles révolutionnaires. « Le mouvement tel qu'il est » veut dire : la révolution est en marche partout mais elle ne prend pas forcément la figure typique de classe que l'on souhaiterait. Cela ne doit cependant, et surtout pas, dérouter les militants. Aussi partout il faut s'insérer, s'intégrer dans le mouvement tel qu'il est. En Corée, en Chine, dans les colonies, en Iran, en Égypte, partout il faut soutenir et participer à la lutte de « libération anti-impérialiste ». En Argentine, la révolution par exemple, a emprunté la voie originale de Peron qui la personnifie et la réalise dans son stade actuel. La guerre qui se

prépare sera une guerre de classe (!). En Angleterre ce sont Bevan et Compagnie qui représentent la reprise révolutionnaire. Ainsi tout est prêt idéologiquement pour s'insérer dans le mouvement tel qu'il est en réalité et non dans la tête des trotskystes, tout est prêt pour eux de s'insérer dans la guerre inter-impérialiste en cours.

Trotskystes mis de côté, reste peu de chose. Chaulieu est en décomposition. Cependant ils préparent encore un numéro du « *Socialisme ou Barbarie* », le dernier certainement. Par contre, nous avons établi des rapports plus étroits avec le groupe de Munis. Leur bulletin nous vous l'avons envoyé. Très faible, très empirique mais indéniablement ils arrivent à des conclusions politiques qui les rapprochent de nos positions. Ils nous demandent de participer à leurs discussions, ce que nous faisons régulièrement et tout naturellement.

J'ai appris que Johnson-Forest viennent à nouveau de rompre avec Cannon et la IVe. J'aimerais avoir des renseignements plus détaillés sur les divergences présentes qui les ont déterminés à cela. Et aussi qu'ils nous envoient leurs bulletins d'une façon régulière. Peux-tu te charger de cela Jean ?

Avec Mouso nous avons une correspondance politique suivie. Avec les autres (Cardan, Pacteau) aussi. Pourquoi Pierre ne répond-il pas ? Je ne sais si je dois continuer à lui écrire des lettres politiques et à lui envoyer des papiers à son adresse. Veux-tu lui demander une bonne fois qu'il réponde à ce sujet. De même sur son vélo que j'ai récupéré dans un état lamentable et pour lequel je lui ai demandé des instructions.

Que deviennent-ils la famille de Pierre ? Et son travail et travaux ? Dis-lui que j'attends une lettre détaillée de lui.

Et vous ? Quelle maladie avez-vous de ne jamais répondre aux questions qu'on vous pose. J'ai demandé 15-20 fois ce que devient le petit Jean ? Tu avais l'intention de reprendre des cours à un collège. Où en est ce projet ? Et ton livre ?

J'ai enfin reçu une lettre de Béa qui me dit qu'elle n'avait pas encore eu le temps, mais qu'elle compte s'occuper de mon visa. Aux questions, possibilités de travail ?, elle ne répond rien. Mais Munis m'a dit que c'était très difficile, le niveau des salaires étant très très bas, et nettement insuffisant pour un blanc pour vivre. Qu'en savez-vous à ce sujet ?

Bon j'arrête là ma lettre, attendant de vous lire rapidement. Amitiés de Cousin et affectueusement à vous pour Clara et moi-même, et vous embrassant fraternellement.

Votre Marc.

Dernière minute...

Nous venons S. et moi de voir le directeur d'une école franco-espagnole, semi-

officielle (...) ce monsieur était plus qu'intéressé par ce que nous sommes venus lui demander. Il nous a dit avoir justement besoin d'une institutrice française pour la nouvelle année scolaire, c'est à dire au 15 septembre. Il était très content d'apprendre qu'il s'agit d'une institutrice licenciée en sciences mathématiques... Il nous a laissé beaucoup d'espoir d'une forte probabilité... Pour moi c'est un poids de cent kilos qui m'est enlevé !

1952-04-01 : Marc Chirik à Jean Malaquais

1er avril 1952

Mes très chers,

Depuis dimanche je ne vis que dans la fièvre et Clara encore plus que moi. Vous devez sûrement vous représenter notre état. Mais c'est encore plus que ça. D'abord cela a commencé comme dans un conte de fée moderne, par un coup de sonnette dimanche. Vers 8 heures, alors que nous étions encore au lit en train de nous réveiller. C'était le télégraphiste.

Moi, un mâle qui se respecte, je gardais encore mon calme, mais Clara, elle, s'est laissée aller à son émotion, sautant, bondissant de joie. Du coup le petit Marc, qui n'est jamais en reste pour faire du tapage, nous voyant si gais, s'est mis à danser et à jeter tout ce qui se trouvait à portée de sa main : oreillers, couvertures, vêtements de nuit, tout valsait. Heureusement que c'était le 30 mars, autrement j'aurais cru que c'était un poisson d'avril. Depuis on est tous un peu fous. Ou je cours pour des papiers que je dois rassembler pour le Consul, ou je divague et on s'envole chevauchant les ailes de l'imagination.

Même si ce n'était qu'une illusion, ça vaudrait la peine tant nous vivons présentement dans l'euphorie. Tâchons de nous calmer afin que je puisse vous mettre au courant des « évènements ». D'abord, avec impatience, j'ai attendu le lundi matin, pour me rendre au Consulat du Vénézuéla. Bon Dieu que ces parasites de fonctionnaires se lèvent tard pour se rendre à leur travail ! Enfin 10h30. Une minute d'émotion, Monsieur le scribouillard ne trouvait pas trace dans ses dossiers de notre visa. Mais après insistance de ma part et ses recherches, il a trouvé le télégramme accordant visa. Deuxième minute d'émotion — car vous ne savez pas tout, et tenez-vous bien ! — le visa est au nom de Monsieur et... Madame et leur enfant. Eh oui, tout y est sur le télégramme, sauf que le petit porte le nom de famille de Chirik au lieu de Geoffroy, mais cela n'a aucune importance m'a dit le scribouillard. En principe, m'a-t-il encore dit, le visa était pour toute la famille, vous devriez voyager ensemble, mais — puisque j'exprimais le désir de partir le premier — dans les conditions de votre visa (visa télégraphique qui apparaît fortement l'impressionner) vous pourrez partir séparément.

Là-dessus, il m'a remis un papier désignant les différents certificats à lui apporter : casier judiciaire, antivariolique, radioscopie pulmonaire, réaction Wassermann, état de santé général, photos et passeport valable. Alors, depuis, je cavale.

Ouf, me voilà déjà piqué, photographié, radioscopé, saigné et tout et tout.

Demain, j'aurai tous les papiers rassemblés. Et ça serait au tour de Clara d'y passer. Mais j'attendrai pas Clara, car elle doit encore renouveler ou plutôt refaire son passeport à son état-civil nouveau — noblesse de mariage oblige. J'irai faire mettre le visa sur mon passeport afin de pouvoir essayer d'obtenir le visa de transit

U.S.

Là, je voue avoue que j'ai les jetons. Mais puisque tout a si bien marché, peut-être que le miracle continuera. De toute façon, je vais les presser pour qu'ils ne me traînent pas inutilement en barque. Aussitôt que je serai fixé, je prends le premier bateau en partance pour le nouveau monde. Je voudrais tant que çà soit à destination de New York-Malaquais.

Clara de son côté terminera l'année scolaire, et préparera en attendant les affaires. (...)

J'ai reçu les écrits de Johnson-Forest (peut-être à la suite de ton intervention ?). Les thèmes politiques contenus dans leurs écrits sont d'une pauvreté désespérante. Encore bien davantage qu'il y a 2 ans. Vous, Pierre et toi, devez en prendre connaissance — si ce n'est déjà fait. Le thème central : tout est possible du point de vue révolutionnaire objectif, mais c'est essentiellement l'action des révolutionnaires qui est défectueuse. C'est là le principal grief porté contre Cannon. Pauvre Johnson.

Si je peux passer par New York, j'aimerais rencontrer trois personnes (en dehors de vous et de Pierre et famille bien entendu), ce sont :

1°) les personnes se réclamant de la Gauche Italienne ;

2°) Van (qu'est-il devenu ?) ;

et 3°) Foreste et ses amis.

J'aimerais avoir un échange politique avec eux. J'espère que ce serait possible.

Ici, nous avons engagé la discussion sur l'évolution du capitalisme et la perspective de la révolution avec le groupe de Munis. Je vais accélérer le cours de mes exposés afin de leur laisser une idée la plus complète possible de nos positions.

Un dernier numéro, le n°9 de « *Socialisme ou Barbarie* » est paru après plus d'une année de silence. Il est fort problématique qu'il y en ait d'autres. Difficile d'en donner un compte-rendu tant ce numéro contient de mélange d'idées ramassées un peu chez tout le monde, les unes valables, d'autres fantaisistes.

A très bientôt.

1952-04-15 : Marc Chirik à Jean Malaquais

15 avril 1952

Mes très chers,

Et voilà : le visa en poche, je sors du Consulat. Je peux donc m'embarquer. Par contre, hélas, le Consulat U.S. n'a nullement l'air de vouloir m'accorder le transit. Il ne refuse pas, mais il m'a remis des nouveaux questionnaires et nouvelles requêtes, en me laissant peu d'espoir d'ailleurs. Inutile d'insister, d'ici ils ne m'accorderont jamais le passage. J'y renonce.

Les compagnies maritimes auxquelles je me suis adressé, m'ont d'ailleurs prévenu qu'il n'y a pas une chance sur cent pour que j'obtienne le transit. (...) Me voilà courant les agences de transport. D'après les renseignements recommandés à ce jour, c'est encore la compagnie transatlantique qui offre les meilleures conditions. Prix : 300 dollars. Pour le même prix, je prendrais plutôt un cargo de la même compagnie que le paquebot. D'abord la durée de la traversée est moins longue, 15 à 17 jours, ensuite meilleur confort, cabine à 3 avec douches. Meilleure nourriture également, et 12 passagers au lieu des centaines sur le paquebot.

Je compte partir fin mars, début juin, si je me décide à ne pas attendre Clara. J'hésite encore à présent. Ce qui me décidera, c'est de savoir s'il vaut vraiment mieux que j'arrive en pionnier pour préparer les conditions (logement) pour Clara et le petit. C'est S. qui serait le mieux placé pour me conseiller et décider. Qu'en pensez-vous ? Voudras-tu Jean le lui demander ? Je l'aurais bien fait moi-même, mais je crains de lui forcer la main, de lui imposer et de m'imposer à lui. J'aimerais Jean que tu me dises son état d'esprit. Est-il toujours le même brave type qu'il était autrefois ? (...)

Peux-tu me dire, toi qui connaît le climat de là-bas, ce que je devrais emporter et laisser ici : vêtements et autre chose. Pour mes livres et archives, quoique cela me fasse bien mal au coeur, je crois qu'il vaut mieux pour l'instant ne pas les emporter avec moi. Y a-t-il une surveillance policière en entrant ? Quel est le régime exactement au Vénézuéla ? J'ignore tout de ce pays, sauf qu'il y a là-bas du pétrole. (...)

Fraternellement à vous deux. Votre Marc.

1952-04-27 : Marc Chirik à Jean Malaquais

27 avril 1952

Mes très chers

Et voilà les dernières nouvelles. J'ai retenu ma place sur un cargo partant de La Palice le 25 mai. On compte arriver à La Guayra le 15 juin. Voilà qui est fait. Il est vrai que je ne réalise pas complètement encore que je pars dans moins d'un mois !

En attendant, j'ai un travail fou pour préparer mes valises, et me débarrasser d'un tas d'affaires accumulées durant des années. Vous devez en savoir quelque chose. Comme je vous l'avais déjà dit, je me suis décidé pour un cargo. Coût : 300 dollars. Je pars seul. Clara et le petit partiront vers la fin août. Le petit malheureusement aura à payer 75 % d'un billet entier. Pour mon départ, j'aurai l'argent nécessaire, et je ne voudrais pas vous donner des tracas et soucis supplémentaires. Pour le voyage de Clara et du petit, nous arriverons à ramasser un peu, et puis j'espère pouvoir leur envoyer d'ici là, du Vénézuéla.

Ce que j'emporte d'ici ? Pas grand-chose. Je me débarrasse de tout ce qui n'est pas en bon état. Ce qui reste n'est pas lourd. J'emporterai deux costumes et le manteau que j'ai eu par vous, quelques chemises et sous-vêtements, et une partie de mes livres (les moins compromettants). Je n'achète rien. D'abord, pour ne pas dépenser, et ensuite je n'ai aucune idée du climat, et de ce qui se porte là-bas.

Comment les camarades prennent mon départ ? Quoiqu'ils s'y attendaient, c'est tout de même un peu la consternation, surtout ce départ anticipé. Nous mettons un tas de choses au point, tant pour le passé que — et surtout — pour l'avenir : archives, adresses, contacts, travaux théoriques commencés et en préparation. Je mets les bouchées doubles dans la série d'exposés que j'ai commencés avec le groupe Munis (sans Munis). La discussion portait sur l'évolution du capitalisme et la perspective révolutionnaire. J'ai déjà fait 4 exposés, et je suis à la montre, mais tous me demandent d'achever cet exposé général. Aussi avons-nous décidé de faire une réunion par semaine jusqu'à mon départ. La discussion sur l'ensemble se fera après mon départ. C'est Cousin et Evrard qui se chargeront de la poursuivre en notre nom et de défendre notre conception.

J'ai une série de correspondance à achever encore avant mon départ. Le tout dans une atmosphère de précipitation (...)

J'appréhende un peu de ce voyage. Mais, j'espère que tout ira bien une fois sur place, et que j'aurai des conditions me permettant de poursuivre le travail que j'ai commencé.

Votre Marc.

1952-05-20 : Marc Chirik à Jean Malaquais

20 mai 1952

Mes très chers,

Reçu votre lettre et j'en avais bien besoin de cette lettre. Je passe, pour vous dire la vérité, par des états d'âme qui vont jusqu'au froid glacial. Je réalise que je suis en train de mettre un point à 28 années de ma vie. 28 années, c'est toute une vie. Et quelle vie ! Quand j'ai débarqué à Marseille en 1924, j'avais 17 ans et le coeur plein d'espoir. J'allais prendre ma place dans ce grand combat de l'histoire. Foi. Certitude. Enthousiasme. Que m'importaient les difficultés ? La victoire était certaine et on affrontait la vie la tête haute et le coeur en joie. 28 années de lutte en reculant.

J'en ai vu surtout beaucoup d'effondrements : mouvements, idées, hommes. Parfois je me prends à penser et à me demander le sens et l'intérêt de mon départ. Que vais-je sauver en sauvant ma peau ? Saurais-je encore pouvoir être utile à quelque chose ?

Mon départ a suscité bien des controverses ici parmi les amis. Les uns considèrent mon départ comme une désertion, d'autres comme une faiblesse, d'autres encore comme une erreur. Très peu sont ceux qui comprennent et partagent les raisons.

Enfin... Depuis 15 jours, c'est chaque jour et chaque soir, réunions, rencontres, discussions, et un peu de beuveries. Je ne me savais pas avoir tant d'amis, et à qui mon départ produit un pincement au coeur.

Je pars le 30 mai et arriverai le 12 juin. J'ai reçu deux lettres de S. Lettres très gentilles, mais je sens qu'il appréhende la responsabilité, ce qui est très normal. Il me dit par exemple de ne pas me faire trop d'illusions, que j'aurai du mal les premiers temps pour m'installer, et me loger, que la vie est chère, etc., etc. Surtout il insiste pour que je ne crois pas que Clara et le petit puissent me rejoindre trop rapidement.

Je lui ai écrit, l'ai remercié, et tout en comptant sur son aide, j'ai tenu à le dégager de sentiment de responsabilité à mon égard. Et maintenant en avant. (...)

Votre Marc.

1952-06-04 : Marc Chirik à Jean Malaquais

4 juin 1952

Mes très chers,

Dans une heure, je m'embarque. Enfin. L'estomac serré et le froid au coeur.

Je pense à vous et vous envoie un dernier salut de cette terre de misère et aussi d'espoir, de lutte et d'une bngue et tourmentée vie.

J'espère vous lire en arrivant. Je vous remercie pour tout, tout.

Je vous écrirai dès mon arrivée.

Votre vieux frère, Marc.

1952-06-19 : Marc Chirik à Jean Malaquais

19 juin 1952

Mes très chers,

Bien reçu votre lettre que j'attendais avec impatience. Je suis navré de vous savoir vous débattre avec toutes ces misérables difficultés de la vie « matérielle ». (...) S. travaille très bien et gagne très bien quand le travail marche, mais il est toujours sur le qui-vive pour trouver du travail. Pour le moment c'est un peu calme. Jusqu'à présent on venait le chercher pour lui offrir du travail, mais maintenant il y a quelques concurrents, et il faut jouer du coude.

Nous avons discuté maintes fois pour chercher si on pouvait envisager de monter (une boîte), pour cela il faut trouver des capitaux, investir pour l'achat de machines et matières premières (...) Je comptais que Clara pourrait trouver facilement un emploi ici, or il s'avère qu'il n'y a pas de lycée français, sauf deux ou trois écoles privées, et les postes sont largement occupés. Dans ces conditions, je dois envisager de retarder sa venue, et je ne sais dans quelle mesure elle peut reprendre son poste après avoir demandé et obtenu sa mise en congé. S. est très gentil et fraternel, mais je ne peux lui demander, surtout en débutant, de me payer suffisamment pour nous faire vivre tous les 3. Et surtout qu'il y aura pas mal de frais d'installation au début.

Je suis en somme en apprentissage pour le moment. S. ne dispose pas d'argent liquide, même pour me prêter, m'avancer. C'est un cercle vicieux et je ne vois pas encore comment je m'en tirerai.5...)...et alors tu laisses tes cours et tu t'amènes dare-dare ici, ça sera une excellente chose pour bien des raisons. Aussi bien matériellement, les uns et les autres nous aurons une sécurité (...) et surtout nous pourrons faire un travail ensemble. Ta présence me stimulera et toi-même tu pourras de donner à ton activité, une fois débarrassé du gros des soucis quotidiens.

Je compte fermement utiliser mon temps de séjour ici pour faire un travail de synthèse, mais encore faut-il que j'aie mes livres et mes notes. S. craint beaucoup et ne voit pas à qui il pourrait demander de les faire venir. Me voilà livré à mes souvenirs et à ma mémoire et c'est rapidement impossible de faire quelque chose d'achevé avec ça. Si nous étions ensemble, à deux, nous viendrions à bout de toutes ces petites difficultés.

J'attends des nouvelles de Paris. Analysant dans une lettre les dernières années, j'ai conclu à une accélération du cours, mais suspendu aux résultats des élections aux U.S.A. qui pourraient être le facteur de la précipitation finale. Qu'en penses-tu ?

1952-06-25 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Caracas le 25 juin 1952

Mes très chers Gally et Jean,

Me voilà depuis deux jours ici. Le voyage s'est passé très bien. Bonne mer. Conditions confortables. J'étais seul passager à bord, bien nourri. Tout allait bien, sauf que je m'ennuyais un peu. Nous avons fait escale à Trinidad et dans deux ports vénézuéliens. J'ai beaucoup pensé à vous, mais si je ne vous ai pas écrit, cela est dû à deux raisons !

1°) jusqu'à la dernière minute nous ne savions pas quand nous débarquerions et j'attendais chaque jour pour vous l'annoncer. Ainsi sommes-nous restés en rade 2-3 jours dans les ports avant d'entrer à quai. La deuxième raison, ce que je vivais. Je me sentais dans l'irréel, hors du monde. Je me trouvais détaché d'un monde connu et, appréhendant l'avenir... S. était là au débarquement. Heureusement car j'aurais eu beaucoup de mal à m'en tirer tout seul de toutes ces démarches de douane, etc. S. m'a reçu très chaleureusement, et a tenu tout de suite à vider son coeur. Il m'a fait part du malentendu qu'il y avait entre nous concernant mon arrivée ici. Il n'a pas digéré les reproches que vous lui avez fait. S. est extrêmement gentil, comme sa femme d'ailleurs. Dans ses hésitations, il a surtout exprimé, je crois, l'appréhension d'une charge, la crainte de ne pouvoir faire face à ce qu'il croit être des responsabilités. Je ne saurais pas le juger. D'autant moins que je le comprends, car je partage, hélas, ce caractère : la crainte, l'appréhension, le manque d'assurance. Ce n'est pas un manque de générosité, au contraire, c'est un excès, et la crainte de ne pas pouvoir le réaliser. Son comportement, depuis mon arrivée en est la meilleure preuve. Sa situation matérielle, du peu que je puisse juger, n'est pas très brillante. Il y a un petit arrêt dans ses commandes. Et il est certainement meilleur technicien que commerçant. Mon arrivée doit lui causer beaucoup de soucis. Et pour commencer, j'ai débarqué avec un petit mal de dent. Hier il a fallu aller chez le dentiste arracher la dent. Il se trouvait qu'il y avait un bon abcès dessous. Depuis, deux piqûres de pénicilline avec toujours 38°5 de fièvre. Quel tracas pour ces pauvres S. et Edda. Malgré leur comportement plus que gentil, je suis terriblement embêté et gêné. Ah merde alors. Pour cette dent de malheur. J'aurais voulu me mettre immédiatement au travail et ne pas être à charge. Je suis malade de tout ce que vous faites pour moi. Tout ça finit par me démoraliser. Clara me dit (dans sa lettre reçue aujourd'hui) avoir reçu 150 dollars de vous. Connaissant vos propres difficultés, j'en aurais pleuré de dépit. J'ai l'impression de devenir un poids pour les miens. Et je me dis que tout ce départ était une folie. Ah je préfère n'en plus parler.

J'ai laissé les camarades et plus particulièrement Cousin et Evrard très désemparés. Cela aussi me torture. Avais-je le droit de fuir en les laissant derrière moi ? Et puis, j'avais le sentiment de ne pas gaspiller ma vie. Je savais aider et soutenir la formation des consciences révolutionnaires. Ma vie avait un sens, une

raison d'être. Je participais au maintien et à la transmission de la flamme révolutionnaire. C'est la seule chose qui fait, en cette période de barbarie, de l'être humain un homme.

1952-07-18 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Caracas 18 juillet 1952

(...) Je viens d'apprendre que les États-Unis ont décrété l'état d'alerte aérienne en permanence, çà c'est quelque chose. Tu as raison de dire que les démocrates représentent le courant de l'évolution mais il y a des raisons psychologiques qui joueront en faveur des républicains et surtout que les démocrates n'offrent pas une figure représentative.

De toutes façons, et en définitive, cela ne changerait rien sur le rythme du cours. Nous allons bientôt être fixés.

J'ai commencé à me mettre à l'espagnol, mais malheureusement nous parlons tout le temps français à la maison, et cela m'empêche d'avancer dans la langue comme je le souhaiterais.(...) Fraternellement à vous.

Votre Marc.

1952-08-24 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Caracas 24 août 1952

(...) Pendant que vous vous taisez et ne donnez pas signe de vie, les choses ici évoluent et pas toujours dans la meilleure direction. Le poste pour Clara lui est offert dans des conditions que nous sommes obligés de refuser. 400 bolivars par mois pour un travail de 8 heures du matin à 5 heures l'après-midi. Ne parlons pas du fait que le salaire est plus que médiocre, mais les heures de travail sont encore ce qu'il y a de plus terrible. Car ce ne sont pas seulement les heures de classe mais même le temps de récréation, elle sera obligée de surveiller les enfants. En somme 8 heures de travail effectives par jour et sans les jeudis. A ce régime Clara ne tiendra pas le coup. Quant au travail chez S., à moins d'un miracle, d'une forte reprise de la marche de son affaire, il ne saurait m'offrir une autre situation que celle d'un ouvrier, avec la solde d'un ouvrier : 450 bolivars par mois. On ne peut rien lui reprocher à S. (car je lui rendrai dans la position d'ouvrier moins de profit qu'un véritable ouvrier professionnel) mais ce salaire est absolument insuffisant, même pour subvenir à mes besoins personnels. Pensez que le moindre petit logement est de 300 bolivars par mois. La situation de S. en ce moment est telle qu'il ne peut même pas me payer çà pour l'instant. Aussi je suis obligé de rester à vivre chez lui puisqu'il ne peut rien me payer.

Drôle de situation ! Pour lui comme pour moi.

Aussi ai-je décidé d'attendre encore quelque temps pour voir si une possibilité quelconque surgit, me permettant de rester ici. Sinon il faudrait que je me décide à rebrousser chemin. Traîner la misère, seul et isolé. Ne pouvoir ni étudier, ni penser. A quoi bon.

Il vaut mieux accepter de mourir un jour comme un homme, que d'être un homme mort dès maintenant. Le jeu ne vaut pas la chandelle.

Je suis anxieux à votre sujet. Aussi je voue pris d'écrire ne serait-ce que 2-3 mots pour nous rassurer. Fraternellement à vous deux.

Votre Marc.

1952-09-07 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Caracas 7 septembre 1952

Mes très chers Sally et Jean,

Enfin reçu votre lettre (...) Récapitulons ou plutôt résumons ensemble si vous le voulez bien. Actuellement ma situation dépend de S. Aussi gentil et brave soit-il, il ne me doit rien, et je ne peux rien exiger de lui. Il calcule d'après ses intérêts. J'aime d'ailleurs mieux que çà soit ainsi. Il ne demande pas mieux que de m'aider à condition que cela soit dans ses intérêts, ou tout au moins ne lui porte pas préjudice. Ce qui est tout à fait normal. Voyons donc ses intérêts : une petite fabrique avec 4 ouvriers. Il n'a besoin franchement d'aucun homme de confiance pour le seconder. Son entreprise est du genre artisanale qui ne travaille pas en série, mais exécute au fur et à mesure un travail de commandes. Arrive une commande d'une fenêtre, d'une porte par exemple. Il fait le dessin et le devis. Une fois accepté, il met un ouvrier qualifié, un ajusteur-mécanicien qui exécute le travail. Le travail fini, l'ouvrier traîne, bricole dans l'atelier jusqu'à ce qu'une autre commande arrive. C'est du travail à la main. Les quelques machines, perceuse ou coupeuse-scie, ne sont que des auxiliaires du travail manuel. Je ne sais pas si vous saisissez bien, mais le type même de l'entreprise artisanale d'autrefois. Dans une telle entreprise il n'y a de place que pour le compagnon très qualifié, et le manoeuvre aide-compagnon.

Que paye-t-il à ses ouvriers ? 15 bolivars par jour ! C'est un salaire très bas, même pour Caracas où le salaire moyen d'un ouvrier qualifié est de 20 ou même plus par jour. Mais il s'arrange quand il a une bonne commande pour donner le travail à forfait à l'ouvrier. Ce dernier l'exécute plus rapidement en faisant des heures supplémentaires, parfois 2-3 heures par jour. L'ouvrier arrive ainsi à se faire 25 bolivars par jour. S. y gagne aussi dans l'affaire et tous sont contents. En ce qui me concerne, et sans trop de modestie, je me considère capable de m'adapter à bien des travaux, mais surtout pour ce qui est de travaux exigeant l'intelligence, la responsabilité, l'organisation, mais ici il ne s'agit de rien de tout cela, mais uniquement d'une grande qualification manuelle, qui ne demande rien d'autre sur une longue durée de pratique. Un ouvrier ajusteur manuel (j'insiste car il y a une grande différence avec l'ajusteur qui travaille sur les machines) se forme après 3-4 années de travail. Je ne peux donc prétendre rendre à S. un service égal à un quelconque de ses ouvriers, et il ne peut avoir d'intérêts à ma présence. Si, dans ces conditions il est prêt à m'offrir (au futur car pour le moment il n'en est strictement rien – je ne fais que vivre chez lui, un point c'est tout) le salaire d'un ouvrier, c'est davantage par amitié que par besoin. Or ce salaire de 450 bolivars par mois environ est juste le prix mensuel du loyer. Et franchement il n'y a aucune raison de demander à S. de prélever sur ses bénéfices qui s'élèvent, me dit-il, à

trois mille bolivars par mois, pour m'être agréable. Qu'on le veuille ou non, du moment que je travaille chez lui, il y a un rapport d'affaires, et il fait le salaud de patron. Vous avouerais-je que je n'ai pas l'intention, ni la force à 46 ans de commencer à apprendre pendant 4 ans un métier, pour être à 50 ans un ouvrier qualifié ? Me mettre pendant des années à apprendre un nouveau métier — effort physique en correspondance — gagner le minimum vital — et être l'obligé ! Cocu, battu et content ! Renoncer pendant ce temps à vivre, penser, écrire. C'est vraiment payer trop cher. Et tout ça pourquoi ? Pour sauver éventuellement ma peau ? Mais que vaudrait ma peau, ma personne cinq ans après un tel régime ? Mieux vaut oui mille fois mieux, faire, tant que le peux encore, quelques réunions, quelques exposés, quelques articles, former quelques camarades, ça aurait un sens et un bilan nettement plus positif.

Mais à toi Jean, et en passant, je ne partage pas ton avis sur ce que tu m'as écrit dans une lettre récemment où tu as exprimé le regret de me voir gaspiller vainement mes forces dans des exposés pour quelques personnes. On peut difficilement mesurer, et dire exactement où commence le « gaspillage ». Mais je t'accorde qu'il aurait été plus positif, plus valable de faire un travail de fond, une oeuvre théorique élaborée, en supposant que j'en sois capable. Evidemment ça serait souhaitable, mais pour ça il faut des conditions. Ce n'est pas à toi qui, pourtant, est autrement plus capable que moi d'écrire, que je dois le démontrer. Il me souvient d'un début de tes relations avec A. Gide — qui s'exaltait sur la vie des ouvriers, leur permettant de sentir et de la traduire en oeuvre littéraire. Tu lui avais écrit, si je me souviens bien, que pour être écrivain, l'ouvrier a besoin de temps libre, c'est à dire avant tout de ne plus être ouvrier.

En tout cas, et pour revenir à Caracas. Ce n'est sûrement pas dans ces conditions que je pourrais écrire, non une oeuvre, mais même une seule ligne. Je ne parle déjà pas des bêtises de S. Sa peur, obsessionnelle pour tout ce qui est écrit (...) Je crois, mes chers, que dans votre désir si bien attentionné, vous avez surestimé les possibilités qu'offrait S.. Vous l'avez même je crois jugé sévèrement, trop durement, en exigeant de lui ce qu'il ne pouvait donner.

(...) Bien réfléchi, bien examiné, je ne vois pas de solution ici au Venezuela. Et, dois-je le dire, à mon grand regret. Alors quoi ? Attendre encore, patienter encore ? Combien de temps ? Dois-je vous dire que je deviens avare du temps qui s'écoule. Peut-être est-ce un sentiment de vieillesse mais j'accorde maintenant des prix élevés à chaque mois. Je ne tiens pas à rester séparé de Clara et du petit encore de longs mois....(...)

Te concernant plus directement, Cousin, comme à son habitude, ne fait pas d'allusion, mais s'exprime franchement. Carrément. Voilà textuellement ce qu'il écrit : « Toute l'attention de nos amis s'est reportée sur des travaux d'ordre intellectuel, sinon littéraires. Antoine, paraît-il, serait disposé à abandonner le roman lorsqu'il aura terminé celui qu'il a en train. C'est une bonne chose sans doute, à condition de ne pas donner dans « l'essai » au sens français, où la plupart des romanciers contemporains prennent leur retraite ! Camus, Malraux, Sartre, Monnerot, etc... Ces sont ses affaires bien sûr, mais c'est la mienne aussi que de lui

souhaiter des activités moins frivoles ».

Il n'y a rien ici de méprisant, mais un avis, un jugement de valeur porté sur l'activité littéraire dans notre époque. Tu n'es peut-être pas très éloigné de penser comme lui. C'est pourquoi tu écris ! « Comme je hais ce métier d'écrivain ». Que le fait d'écrire puisse être un besoin, un fait d'ordre psychologique, un besoin profond de son « moi », avec tout ce que cela contient de problème et de débats intérieurs, personne, et certainement encore moins Cousin, ne le nie et le méprise. Tu sais peut-être que Cousin faisait partie pendant toute une période du groupe surréaliste de Breton-Peret, qu'il a lui-même des faiblesses littéraires. Il se prononce en partie en connaissance de cause. Ce qui est un fait que nous ne pouvons pas nier, c'est la tendance, le danger très réel chez l'écrivain de ramener le problème social objectif dans le cadre affectif subjectif, et de le traiter comme tel. (...)

J'apprends que Philippe a écrit une lettre redemandant à réintégrer le cercle. Je suis content, mais j'appréhende un peu son esprit facilement porté à un faux intellectualisme et à une attitude un peu suffisante. Surtout je déplore sa tendance à la spéculation, ses brusques enthousiasmes pour des « découvertes ». J'attends des précisions sur sa lettre et sur l'entrevue qu'il a eu avec Pierre. (...) Qu'en est-il de vos relations avec Mailer. Il semble qu'il s'est éloigné de nous. A vous lire bientôt.

Fraternellement à vous.

Votre Marc.

1952-10-19 : Marc Chirik à Jean Malaquais

19 octobre 1952

Mes très chers,

Vous attendez, je le sais, avec impatience des nouvelles de mon nouvel emploi. Je ne pouvais vous les donner tant que je n'étais pas fixé moi-même. Voilà où en sont les choses. Après 15 jours d'essai, nous avons eu une véritable conférence, le patron, S. et moi. Il m'offre 450 à 500 bolivars respectivement les deux premiers mois et 1000 bolivars par mois à partir du troisième. En contre-partie, il désire que je lui signe un contrat d'un an pour ce salaire et que je m'engage à ne pas aller travailler chez un concurrent. Il a une peur bleue que je le quitte pour un concurrent, ou que je devienne moi-même un concurrent en montant une affaire. Il a fallu que S. lui donne sa parole qu'il n'en sera rien. Nous sommes d'accord en principe en attendant le moment de signer le contrat. S., comme moi, nous pensons que je pourrai alors exiger plus que 1000 bolivars par mois, au moins douze à treize cent. C'est une fatigue de couper des chemises et des pantalons pour [illisible]. Il y a une centaine d'ouvriers. Ce qu'il me demande, c'est de diriger l'ensemble de la production. A vrai dire cela ne me semble nullement sorcier.. surtout beaucoup d'heures de travail, 53-54 heures par semaine. Il ne me restera guère de temps pour moi. Mais je suis décidé à tenter la chose et à tenir au mieux. Avec l'espoir que dans un an nous déplacerons nos pénates à tous dans un autre pays. Nous pensons très sérieusement S. et moi partir au Canada. Nous avons l'impression que vous ne partagez pas notre sentiment. La dernière lettre de Jean était plutôt une douche froide.

Pourquoi pensons-nous partir ? Pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'il est quasiment impossible de se créer ici un milieu. C'est un problème capital pour moi. Mais aussi j'étais agréablement surpris de constater que S. lui aussi en éprouve le besoin. Les amis qu'il s'est fait ici sont loin de le satisfaire, et il éprouve la nostalgie de vrais amis, de camarades. Il dit, et je le crois, que mon arrivée a ravivé en lui ce besoin. Après tout S. n'est pas un faiseur d'argent, et il a une forte envie de « vivre », ce qui n'est pas le cas ici. Là-dessus s'ajoute que ses affaires vont plutôt mal. Bien sûr il gagne sa vie, mais pas plus que ça. Le temps où il ramassait de l'argent est passé. Alors, pour gagner simplement sa « vie », il pourrait aussi bien le faire dans n'importe quel autre pays. Ses perspectives ici ne s'annoncent nullement faciles. Chaque jour la concurrence devient plus forte, et il n'est pas type à pouvoir commercialement se battre.

Ensuite il y a ce climat qui, à la longue, est déprimant. Pour sa santé il serait temps qu'il quitte les Tropiques. Moi je ne m'en sens pas capable encore. Je me demande comment Clara le supportera. (...)

Quant à moi, d'ici un an, je posséderai un nouveau métier joint à celui de tricoteur. Je pourrai aussi me débrouiller. Mais la meilleure chose aurait été une librairie. Enfin ! Nous verrons. Pour le moment donc, je reste au Venezuela. Et je

vais commencer à faire des démarches pour obtenir le visa pour Clara et le petit. Je compte qu'ils soient là pour la fin de l'année. Certainement que 1000 bolivars ce n'est pas le Pérou pour nous, c'est juste ce qu'il faut pour vivre. Mais au moins c'est un minimum garanti. Si Clara parvient à donner quelques leçons, ce sera bien. Sinon, j'aurai au moins l'assurance que nous pourrons vivre sans avoir à compter sur l'aide des amis. Pour les frais d'installation — loyer et meubles, frais indispensables du début — j'aurai assez. (...) Il me reste maintenant à attendre l'arrivée de Clara et votre visite que vous promettez pour le début de l'année 53.

Fraternellement à vous deux, Votre Marc.

1952-11-01 : Jean Malaquais à Marc Chirik

New York, 1er novembre 1952

Mon bien cher Marc,

Ta lettre avait tellement tardé que je commençais à m'inquiéter. Tu me vois tout ragaillardi à l'idée que tu te sois enfin décidé à faire venir Clara et le petit grâce au travail que tu as accepté. Je me sens plus léger, du coup. S., d'après ce que tu m'en dis, se montre à la hauteur en t'offrant son hospitalité jusqu'à l'arrivée des tiens. Avec mille bolos par mois, tu tiendras facilement le coup jusqu'à ce que nous ayons décidé tous ensemble comment et où nous réunir. Il va sans dire que je n'ai rien contre l'idée de cette réunion ; ma réserve portait sur le projet de monter une librairie au Canada. Il se fait que le Canada est comme une espèce d'Eldorado moderne ; les possibilités, pour un technicien comme S., y sont inépuisables. Par contre, la librairie me paraît un maigre appoint pour faire vivre sept personnes (...).

Tu trouveras ici copie d'une correspondance échangée avec Cousin. Elle est assez explicite en soi et se passe de commentaires, du moins en ce qui me concerne. Il n'a pas encore répondu à ma lettre. J'ai reçu entre-temps le *Bulletin* à peu près illisible, que je m'efforce de déchiffrer au grand dam de mes yeux (je suis déjà à moitié aveugle, moi qui avais une vue de lynx), ainsi qu'une correspondance comprenant: une lettre de Gérard à Cardan, une lettre (à Cousin?) de Cardan, une de Philippe à Cardan, extrait d'une lettre de Morel à Cardan, une lettre de Mouso à Cardan. Je me demande si tu as eu connaissance de ce courrier ; et si non, veux-tu que je te l'envoie ? J'ai également eu enfin des nouvelles de Pierre : rien d'intéressant. Il va falloir nous retrouver, lui et moi, aux vacances du nouvel an, pour discuter ; il viendra soit à New York, soit j'irai le voir. L'embêtant c'est que c'est un voyage qui prend tout un jour en train. Est-ce que tu corresponds avec lui ? Son adresse est : 457 South Main Street, Geneva, New York.

Je ne sais où donner de la tête, tellement je suis occupé. Je n'ai pas le temps de finir mon livre. Ces dernières 15 pages qu'il me faudrait écrire, voilà six mois que je peine là-dessus ! Non, mon vieux: bien que j'aie mis quatre ans à le faire, ce livre, il n'aura qu'un tiers de ma Planète : environ 300 pages, pas tout à fait... Et tu as l'intuition bien placée : je m'efforce dans ce livre, de peindre la Barbarie, mais cette fois-ci, contrairement à ce que j'avais fait dans mes « Javanais » et dans ma « Planète », sur le plan individuel, à travers l'existence d'un seul personnage. Le livre est écrit à la première personne. Pas de date précise, pas de lieu géographique, cela se passe dans la Cité, au sens romain du mot, qui englobe la société dans sa totalité historique. Contrairement aussi à mes autres livres, il n'y a pas dans celui-ci de violence physique : la torture et l'assassinat se passent au niveau spirituel si l'on veut. Personne n'y est « conscient » au sens où nous

l'entendons, il n'y a ni mouvement, ni classes, ni la moindre allusion à des problèmes sociaux, c'est à dire directement, parce qu'en dernière analyse le livre n'est que cela : le devenir social sous la Barbarie. Mais tout se passe en profondeur, déjà sous la surface inquiète des vagues. C'est très délibérément que j'ai évité toute référence à des considérations la lutte contre le courant : nous en sommes, dans le livre, au point où la poésie étant interdite par la loi (le langage ésotérique de la poésie pouvant être à double entendement), il suffit d'un poète amateur pour déclencher tout l'appareil de la répression : ce n'est plus tant la suppression physique du réfractaire qui est propre à perpétuer la stabilité de la Cité, c'est la suppression de la pensée en soi, de sa manifestation même primitive, indépendamment de sa portée ; ce n'est plus ce qu'on pense qui est « révolutionnaire », c'est quoi que ce soit que l'on pense. Ce que je t'en dis là est une vague analyse de mon thème ; dans le corps du livre tout cela n'apparaît qu'indirectement, entre les lignes la plupart du temps. Quand j'en aurai fini avec mon dernier chapitre, je verrai si je puis t'en envoyer une copie dactylo : je suis très excité à la pensée que tu me fasses connaître tes réactions. (...)

Mes cours me prennent un temps fou. Je n'en donne que deux par semaine, quatre heures en tout, mais il faut lire les papiers des étudiants (j'en ai 83), corriger, les soumettre à des examens écrits et oraux, préparer mes cours, etc. Il s'avère que ce n'est pas 150, mais 200 dollars par mois (environ) que je toucherai, mais les mois de vacances ne sont pas payés.

Je suis désolé que tes heures de travail soient si longues... Assisté l'autre soir à une réunion schachtmaniste. Il a failli mourir d'une attaque de coeur, mais il s'est remis. D'une platitude... Il vote socialiste bien entendu, le pauvre. Il va venir ici la semaine prochaine, dîner avec nous. Mais toute discussion avec lui est stérile : il fait des plaisanteries tout en t'expliquant que l'URSS est un collectivisme bureaucratique sans que l'on puisse jamais comprendre ce qu'il entend par là. Les élections ont lieu mardi, le 4 novembre : quel qu'en soit le résultat, la différence, en dernière analyse, sera nulle. Je pense, quant à moi, que, les impondérables psychologiques mis à part, la situation voudrait que les démocrates retournent au pouvoir dans la personne de Stevenson. (...).

A toi, Jean.

1952-11-09 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Caracas, dimanche 9 novembre 52,

Mes très chers vieux,

Bien reçu votre lettre qui a tardé si longtemps. Entre-temps j'ai reçu un colis contenant une veste. Je vous remercie beaucoup pour votre attention, mais cela ne vaut vraiment pas la peine. D'abord je n'ai besoin de rien, ensuite la taille est trop grande pour moi. Vous me prenez pour un américain respirant la « prosperity » alors que je ne suis rien qu'un européen amaigri, un français en décadence, et encore par adoption. Mais surtout cela ne vaut pas la peine car les droits de douane sont incroyablement élevés ici, pour tout ce qui est importation de vêtements neufs. Savez-vous combien ils m'ont fait payer de frais de douane ? Vous aurez du mal à l'imaginer... 45 bolivars, c'est à dire 15 dollars. Probablement que les frais de douane sont beaucoup moins élevés pour des vêtements usagés...

Mon pauvre vieux, 83 élèves, ce n'est pas un cours, c'est un meeting ! Les quatre heures par semaine sont en réalité cinq fois plus. Beaucoup de travail pour même pas 200 dollars.

Enfin, voilà les élections passées. La victoire des Républicains ne me surprend pas outre mesure. Je ne connais pas en détails les conditions de la victoire. Je crois que dans ces élections, le prestige du général a joué un grand rôle, mais aussi une certaine réaction populaire, échauffée par la campagne de guerre et de discours anti-russes des hommes d'État, et à qui, précisément, la population reproche une mollesse, un manque d'énergie dans l'action militaire. Si c'est bien ça, cela signifierait une maturation psychologique de la guerre, et en conséquence une accélération du cours. Quel est exactement le sentiment général à la suite de ces élections ? Il serait bon que Pierre, ou toi Jean, vous écriviez un papier là-dessus pour nos amis en France. Je vous le propose en insistant. Je me demande si le résultat de ces élections n'aura pas de répercussion pour notre naturalisation. Souhaitons que non.

Je suis ahuri du ton de l'échange de lettre entre toi et Cousin. Toi, tu n'es pas complètement innocent, mais Cousin, lui, dépasse vraiment la mesure. Inconcevable, inadmissible qu'il puisse y avoir une telle correspondance. Que signifient toutes ces attaques et insultes personnelles ? Alors que les rapports entre nous doivent toujours être l'expression d'une estime du fait de la solidarité, de la communauté des idées et de conditions dans la société, tout en étant intransigeants pour ce qui concerne les idées et les positions émises. Je me décide d'intervenir par une lettre aux amis, traitant ce problème des rapports entre nous.

Je n'ai aucune idée précise des positions nouvelles de Cousin et d'autres. Je n'ai rien reçu et j'en suis malade. Je suis quand même intervenu dans le débat en faisant toutes les réserves quant à l'interprétation de la pensée des amis, conscient

que je sois susceptible de les reformuler pour manque de précision, d'information exacte, écrite. Mais jugeant à partir de ce qu'ils m'ont écrit dans leurs lettres, et estimant les questions trop importantes pour pouvoir me permettre d'attendre, j'ai présenté ma pensée. Je te saurai gré de m'envoyer — pas tout (il y a beaucoup paraît-il) — mais seulement les papiers traitant :

- a) sur la question du groupe,
- b) sur la notion du parti.

Les deux papiers sont, je crois, de Cousin.

Que t'écrit Pierre ? Je suis mal impressionné par son silence. Je souhaite et espère me tromper. Il n'a pas répondu à mes lettres que je lui ai envoyées de Paris. Pourquoi ? J'hésite à lui écrire pour ne pas lui créer d'ennuis, et attends qu'il me fasse signe de vie. Je voudrais précisément lui poser un tas de questions sur son impression à Paris, sur les divers contacts qu'il a pu avoir là-bas. Transmet lui s'il te plaît ma demande. Je tiens à rester en contact avec lui.

Ici tout va normalement. Mon travail marche bien. La ... (*illisible*) ... me pèse évidemment beaucoup. Je ne suis pas habitué à vivre seul, mais ce problème est sur le point d'être solutionné. Clara, avec le petit, compte embarquer au début de janvier. Mais ce qui est sans espoir, c'est l'isolement, le manque d'amis, ça c'est dur, et d'autant plus que je ne peux rien recevoir à part des lettres. Tu m'as conseillé un jour de recevoir mon courrier au Consulat. Je ne crois pas cela possible. Je cherche une adresse mais ne connais personne, et les personnes que je connais ne valent pas grand-chose.

Autrement, je sors peu et ai peu de rapport avec la vie vénézuélienne. Je rentre tard, vers 7 heures du soir, assez fatigué. En plus, trois fois par semaine je suis les cours d'espagnol. Il ne me reste que peu de temps libre que j'emploie surtout à ma correspondance. Mon Dieu ! De ma vie je n'ai eu une telle correspondance ! Une dizaine de lettres par semaine. Je m'efforce de ne pas trop négliger cela, car alors je serais submergé. Aussi c'est à quoi j'emploie mon dimanche.(...)

Toujours fraternellement à vous,

Votre Marc.

1953-05-07 : Marc Chirik à Jean Malaquais

7 mai 1953

Mes très chers,

Voilà trois mois que j'ai cessé toute correspondance (...) La maladie de Clara, la perte de mon travail, la perte aussi de logement, l'horrible chose que de courir chercher du travail. Tout était fait pour que je sois déprimé et démoralisé. J'avais aussi espéré que S. te permettrait de faire le voyage (j'étais un peu naïf !). On aurait pu alors envisager bien des choses, tout au moins cela nous aurait changé les idées. Cela m'a bien déçu que tu ne puisses venir, ne serait-ce que pour quelques temps.

Où en suis-je maintenant ? J'ai déménagé. J'habite au centre, pas loin de la place d'Espagne, deux pièces et salle de bain. J'ai divisé une pièce pour en faire une chambre pour le petit et la cuisine. Je n'avais aucun meuble, je me suis donc employé à faire tout le nécessaire moi-même avec mes dix doigts. Maintenant c'est très convenable, très gentil. Je suis sûr que notre logement vous plaira. Pour ce qui est du boulot, j'ai enfin trouvé un emploi après six semaines de recherches. Une fabrique de sous-vêtements à Calia, 600 bolivars par mois (là-dessus je paie 300 bolivars de logement). Je viens de commencer à travailler il y a trois jours, de 9H30 à 19H30 du soir. Avec le transport cela me fait rentrer à la maison à 8H30 du soir. Clara n'a rien trouvé pour le moment. On lui offre pour septembre un poste d'institutrice dans un collège français, 350 bolivars par mois. Le Venezuela est un pays où il est impossible de vivre de son travail, à nous de trouver un poste de confiance par recommandation ou de travailler à notre propre compte. C'est un pays d'exploitation féroce de la main-d'oeuvre, une véritable exploitation coloniale. C'est là tout le secret de fortunes rapides et scandaleuses.

Pour rester toujours dans le chapitre « matériel », je pense sérieusement qu'il faut nous orienter vers quelque chose d'indépendant. Je me suis intéressé à la question de l'élevage de poules. Clara suit actuellement des cours au Ministère de l'Agriculture. On ne fait pas fortune avec ce truc, mais on peut en tirer 1000 à 1500 bolivars par mois, ça serait une solution. Evidemment on doit se loger en dehors de Caracas, à 15-20 kilomètres. Je ne verrais aucun inconvénient à le faire, pour ce que Caracas m'intéresse, mais il faut trouver un terrain, un petit terrain, et il faut un petit capital pour commencer. (...)

Il faut que je trouve au plus vite une solution sinon je ne m'en sortirai jamais.

Je ne sais pas comment tu envisages Jean ta situation pour l'avenir, surtout si tu décides de ne plus vivre de ta plume. J'étais heureux à la réception de ta lettre que tu te dises prêt à venir tenter ta chance ici. J'ai eu une petite altercation avec S. à ce sujet. Il en est résulté un petit froid qui persiste depuis. J'avais estimé qu'il devait (même si cela exigeait un petit effort financier pour lui) te donner le moyen de venir ici sans autre engagement de sa part, même s'il ne pouvait t'employer

dans son affaire. Il prétend que la situation a changé, qu'il est maintenant associé à un autre, que les affaires chez lui ne vont pas très bien. Tout cela est en grande partie vrai, mais il a tellement parlé et réclamé ta venue, dit qu'il pouvait et devait te faire venir pour que tu puisses voir sur place ce que tu pourrais faire ici, par toi-même, indépendamment de lui et de ses affaires... Je suis persuadé que tu aurais pu trouver quelque chose d'intéressant avec tes capacités, relations et connaissances de langues. Franchement l'attitude de S. m'a déçu. Nature peureuse et tremblante. Il tremble pour sa sécurité civile comme pour sa sécurité, sa situation économique. C'est un brave type certainement, mais très étroit, vieux et manquant d'élan.

(...) Ecrivez vite. Donnez un peu de détails sur votre vie, occupations, distractions et projets. Bien reçu le ballon qui a fait la joie de Marc. Mais le costume adorable est malheureusement encore trop grand pour lui. Ce n'est pas un boy américain, n'oubliez pas. C'est un «latin» si j'ose le dire. Très dur comme gosse, assez coléreux et mal élevé, mais intelligent, intéressant à souhait. Il est impatient de savoir lire et écrire, et nous embête pour qu'on lui apprenne.

1953-05-19 : Marc Chirik à Jean Malaquais

19 mai 1953

Mon vieux Jean,

Quelques mots pour répondre à ta lettre reçue ce soir et qui m'a fait tu ne sais combien de bien. Il est minuit passé, mais je ne pouvais me décider à laisser partir la lettre ci-jointe sans ajouter un mot simplement amical. Tu as finalement réussi à obtenir une place comme accompagnateur d'étudiants. Voyages-tu à tes propres frais ?

Si tu savais combien je vous envie de vous retrouver tous à Paris. Je m'y rendrais sur le dos d'un crocodile s'il pouvait m'y emmener. Je ne voudrais pas, Jean, que tu me prennes pour un poète, et me dire que je ne fais que prêcher. Ma lettre ci-jointe obéit à autre chose qu'à un besoin de prêcher. Cousin m'écrit m'annonçant ta venue et prévoyant quelques prise de bec. Je voudrais espérer, Jean, que tu sauras ne pas lui donner satisfaction et transformer les coups de bec gratuits en une discussion positive. Je serais vraiment navré que tu t'y laisses aller.

Tu ne réponds pas à ma lettre, tu ne réponds pas ce que tu as l'intention de faire après ton voyage en Europe. Peut-être n'en sais-tu rien toi-même encore? Si oui, j'aimerais le savoir moi aussi, que tu me le dises avant ton départ. Faites un bon travail à Paris. Essayez d'arranger les rapports entre Cousin et Mousso. Salue tous les copains de ma part, et, tout en sachant que tu seras grandement occupé, écris-moi quand même un peu pour me tenir au courant des choses et d'autres. Je te demanderai encore une chose : si tu trouves quelque publication récente sérieuse sur l'évolution économique dans le monde, quelques bonnes statistiques, pense à moi, et envoie-les moi si tu peux.

Ici, c'est comme je te l'avais déjà écrit. Cette histoire d'élevage nous y pensons très sérieusement. Clara suit des cours au Ministère de l'Agriculture. Moi je ne peux pas m'y rendre, étant encore au travail, mais je lis des publications sur ce sujet. Clara te donnera un rapport demain sinon je te l'enverrai à Paris. (...) A part çà tout va bien. Je vous embrasse fraternellement pour vous servir de bon voyage.

J'écris à Béa.

Votre Marc.

1953-08-14 : Marc Chirik à Jean Malaquais

Caracas, 14 août 1953

Mon cher Jean,

Bien reçu ta lettre de Sarajevo, lettre que j'ai attendue avec une très grande impatience. Cousin m'annonçait toujours que tu me préparais une longue lettre avec des détails sur vos discussions et sur l'affaire Mouso, et pour cette raison s'abstenait lui-même de me donner plus de détails. Or, hélas, ta lettre ne me donnait pas de conclusions quant à Mouso. Une récente lettre de Pierre me laisse à croire que vous avez décidé de ne pas faire de blâme public, lui laissant la possibilité de se réhabiliter et reprendre un jour une activité politique, mais qu'en même temps vous ne lui avez pas accordé de reprendre sa place parmi nous. Je pense que vous n'auriez pas pu faire mieux après tout. C'était à Mouso de prouver que son comportement par le passé était une aberration passagère, qu'il reconnaissait ses faiblesses et fautes pour ne pas recommencer à l'avenir. A ce que je comprends par ta lettre, il était loin d'un tel comportement. Dommage mais tant pis pour lui. A-t-il au moins essayé de s'expliquer et de se justifier ? Quelles explications a-t-il donné ?

Pour ce que tu me dis de Cousin et de Cardan, je suis bien content de savoir le rétablissement de rapports normaux entre vous et d'estime réciproque. Cousin a des défauts, se plaisant un peu à scandaliser mais c'est un camarade très sérieux quant au fond du problème, réfléchissant et se donnant la peine de se faire (... *illisible* ...) aussi juste que possible. Dans le domaine des idées, il défend la sienne avec caractère et force, mais n'est pas borné et capable d'écouter et de réfléchir aux arguments des autres.

Mais ce qui m'enchanté ce sont tes appréciations de Cardan. C'est un garçon extrêmement probe moralement, délicat, sensible. Je l'apprécie énormément et lui porte une profonde affection. J'avais cru que vous l'aviez emmené en voyage avec vous en Yougoslavie et j'étais très content. Hélas, j'ai été déçu d'apprendre que cela ne s'est pas fait. C'est vraiment dommage pour lui d'abord et pour vous aussi, car sa compagnie vous aurait très satisfaits.

A propos de Cardan, je voudrais te demander, Jean, un effort tout particulier pour lui trouver des traductions ou un autre boulot si possible dans des maisons d'édition où tu peux le recommander. Mais en plus, je voudrais que tu fasses un effort pour lui remettre un peu d'argent. Le gars crève de faim et est trop susceptible pour accepter l'offre d'une aide. Je sais qu'il t'a déjà refusé, mais n'en tiens pas compte, insiste, et remet lui, quelques puissent être ses protestations, une somme d'argent lui permettant de vivre et de manger quelques temps.

Concernant le groupe, je viens de recevoir une lettre à tous les camarades de Pierre qui se prononce définitivement pour la dissolution. J'ai bien réfléchi à cette

situation et je suis bien obligé de me rendre à l'évidence : le groupe, par les conditions particulières qui lui sont propres, ne peut plus survivre. Si j'étais moi à Paris, j'aurais peut-être pu maintenir son existence, encore que cela n'est pas absolument certain. Je regrette cette issue politiquement sans me cacher que cela m'affecte aussi en profondément, sentimentalement. Voilà 11 ans que j'ai participé à l'initiative de sa constitution et 11 ans que je me suis employé à le maintenir et développer. Tout ce temps, j'ai la conviction de ne l'avoir pas perdu en vain. Nous avons beaucoup approfondi des problèmes vitaux. Nous avons fait une certaine élaboration théorique et avons formé un certain nombre de militants. C'est une oeuvre positive.

Je viens de rédiger une déclaration politique en réponse à la lettre de Pierre. J'accepte comme inévitable la dissolution du groupe, mais tiens à préciser quelques points théoriques en litige et surtout insister sur la notion du militant et de ses tâches de l'heure présente. Je fais également mienne la proposition de Pierre que la dissolution ne se fasse pas purement et simplement, mais qu'une brochure — bilan des positions de la G.C.F. — soit publiée. Malheureusement je suis personnellement dans l'impossibilité de prendre une part aussi active que je devrais dans la rédaction de ce bilan. Je n'ai pas d'archives, ni procès-verbaux, ni lettres, ni collection d'*Internationalisme* ici à ma disposition. Il faudrait donc que Pierre et toi vous fassiez un dernier effort avant de repartir pour décider en commun avec Cousin et Cardan, sur le contenu de ce bilan et la modalité de sa rédaction, en vous chargeant de la plus grande partie, sinon de la totalité de ce travail. Pour autant que je peux y participer, il va de soi que je suis entièrement à votre disposition et ferai tout mon possible pour y collaborer. C'est tout ce que je peux dire pour le moment de loin. Pour l'avenir, Pierre suggère que nous envisagions nous trois un travail en commun. En principe, je suis d'accord. Il faudrait voir le contenu, l'ampleur, l'objet de ce travail. Là dessus de nouveau, étant isolé, n'ayant pas la possibilité de débattre et d'échanger des idées, je suis dans une situation défavorable par rapport à vous. C'est donc de vous que j'attends les premières suggestions.

Je viens d'envoyer il y a quinze jours à Cousin une lettre concernant la situation internationale :

- 1) le recul apparent d'une menace de guerre imminente,
- 2) la crise dans l'appareil gouvernemental en Russie et la signification de la chute de Béria,
- 3) les événements de Berlin auxquels on doit accorder un intérêt.

Tu prendras connaissance de cette lettre et d'autres ainsi que de ma déclaration à ton retour en France. Je pense, Jean, que tu devrais profiter de ton séjour en Italie pour entrer en contact avec le PCI. Tulio, ou d'autres encore que tu connaissais avant-guerre ainsi qu'avec des camarades avec qui nous étions en relation. J'ai demandé à Cousin de t'envoyer des adresses. D'autre part, la situation économique et politique en Italie (crise gouvernementale) et la situation en France avec la vague de grèves, est très intéressante, et je voudrais que tu me donnes tes impressions à ton retour. Ne pourrais-tu pas t'arrêter un jour à Marseille pour voir

Piccino. Il vient de constituer un groupe bordiguiste français, et qui ont publié un bulletin. Il serait peut-être intéressant de prendre contact et de voir ce qu'il en est.

Et maintenant, comment trouvez-vous Florence, l'Italie et la Yougoslavie ? Je pense que vous devez être enchanté de votre voyage et je regrette énormément de ne pas avoir été à Paris pour vous accompagner.(...)

Fraternellement à vous deux,

Votre Marc.

1953-10-20 : Jean Malaquais à Marc Chirik

New York, 20 octobre 1953,

Mon bien cher Marc,

Me voici enfin après un trop long silence. J'avais bien reçu ta dernière lettre du 14 août, mais impossible vraiment de t'écrire plus tôt. Mon livre sortait à Paris, j'avais les épreuves à corriger, c'est un travail tuant, puis il m'a fallu aller à Londres pour discuter de l'édition anglaise, puis etc. (...)

Tu me feras grâce de ne pas te raconter par le détail notre voyage. Le plus intéressant a été la Yougoslavie où nous avons passé 20 jours. Un mois en Italie, le reste en France, moins une semaine en Angleterre et quelques jours en Autriche. Je compte faire une longue étude sur la Yougoslavie. Je t'envoie par courrier séparé une note sur la discussion de la G.C.F. Une copie ira à Pierre, l'autre à Cousin. (...)

Votre vieux, Jean.